

BULLETIN SALESISIEN

Organe des Œuvres de Don Bosco
et de l'association des Coopérateurs Salésiens

XXVI^e ANNÉE — Nos 295-96 — JANVIER-FÉVRIER 1904.

SOMMAIRE: Vœux de bonne et sainte année — Lettre annuelle de Don Rua aux Coopérateurs Salésiens — Le représentant du Successeur de Don Bosco en Amérique — Les fruits du 3.^e Congrès — Le Cinquantenaire du dogme de l'Immaculée-Conception — L'enseignement professionnel — Nouvelles des Missions de Don Bosco, *Contratacion, Colombie* — Le Culte de Marie Auxiliatrice — Grâces de Notre-Dame Auxiliatrice — Chronique Salésienne: *Turin, Vienne, un coin de France en Italie et en Angleterre* — Nécrologie: M. l'abbé Martinengo, le Général Darbesio — Coopérateurs défunts — Bibliographie.

Vœux de bonne et sainte année

Aux dévoués Coopérateurs et aux zélées Coopératrices des Œuvres de Don Bosco, aux lecteurs assidus de notre Bulletin, qui, unis entre eux par les liens de la charité apportée au monde, il y a dix neuf siècles, par le divin Enfant de Béthléem, concourent de toutes leurs forces à étendre de plus en plus sur la société le règne de Jésus-Christ

DON MICHEL RUA

Supérieur général de la Pieuse Société Salésienne

en union avec ses nombreux enfants du monde entier offre ses meilleurs souhaits de bonne et sainte année en implorant instamment sur eux, leurs parents et leurs amis les plus précieuses bénédictions du Très-Haut.

Que le Seigneur daigne conserver de longues années à nos chers Coopérateurs, leur accorder une vie heureuse, pleine de bonnes œuvres et couronnée par le bonheur qui ne finira jamais.

Toutes les Communions et prières faites par les Salésiens et leurs enfants en la nuit de Noël, comme au jour de l'an, ont été offertes au tout aimable Jésus-Enfant, comme l'expression la plus surnaturelle et la plus saintement efficace des vœux et des souhaits de toute la famille salésienne.



LETTRE ANNUELLE DE DON RUA

aux Coopérateurs Salésiens

Bien chers Coopérateurs,

J'ai toujours présentes à la mémoire les paroles prononcées par l'Éminentissime cardinal Svampa au Congrès salésien tenu en mai dernier dans la ville de Turin. Il nous représentait avec sa chaude éloquence le peuple hébreu qui, dans la vallée, luttait courageusement contre ses ennemis, tandis que sur la montagne Moïse intercédait pour lui, les bras levés au ciel, et lui obtenait du Dieu des armées la victoire décisive. L'illustre prince de l'Église se plaisait à voir d'une part dans les Hébreux notre image à nous, pauvres fils de Don Bosco, qui, éparpillés aujourd'hui sur toute l'étendue de la terre, nous efforçons de faire la guerre au vice et à l'erreur et qui travaillons dans la mesure de nos faibles forces à étendre de plus en plus le règne de Jésus-Christ. D'autre part il reconnaissait dans la personne de Moïse tous nos chers Coopérateurs, nos zélées Coopératrices, qui, par leurs ferventes prières, leurs bonnes œuvres et souvent de très lourds sacrifices, implorent sur l'armée salésienne la protection de l'Auxiliatrice des Chrétiens et lui font remporter la victoire sur l'ennemi des âmes.

Les choses étant ainsi, qui ne voit la relation intime existant entre les Salésiens et leurs généreux Coopérateurs? Sans nul doute les uns et les autres n'ont qu'un seul désir: la gloire de Dieu; le seul et unique but de tous leurs efforts est d'arracher à l'enfer le plus grand nombre d'âmes qu'il leur est possible. On sait aussi quelle large part les Coopérateurs ont dans les œuvres de charité chrétienne que les Salésiens accomplissent avec l'aide de Dieu. C'est pourquoi revoir par la pensée tous les événements qui se sont déroulés au cours de l'année écoulée, rappeler le peu de bien que l'on a pu faire, les luttes que l'on a dû soutenir, les difficultés qu'il a fallu vaincre, tout cela, loin d'être pour nous un sujet

de vaine complaisance et de vanité, nous fournira l'occasion de payer le juste tribut de notre reconnaissance envers le Seigneur pour toutes les grâces qu'il nous a accordées; ce sera une consolation pour tous et un encouragement à continuer généreusement cet apostolat qui est la fin principale de notre Pieuse Association, à savoir: le salut des âmes.

Un regard sur le passé.

La divine Providence a disposé que pour les Salésiens et leurs dévoués Coopérateurs, l'année 1903 fut une des plus mémorables. Pendant cette année, en effet, nous avons été les témoins réjouis d'événements consolants, mais ainsi qu'il arrive dans cette vallée de larmes ils ont été mêlés à d'autres faits excessivement douloureux. Les uns et les autres, bien chers Coopérateurs, vous sont déjà connus; néanmoins il ne sera pas sans intérêt de les passer en revue dans cette lettre que je vous adresse.

L'année 1903 s'ouvrait par un fait qui répandait la plus pure allégresse dans tous les cœurs. Au mois de janvier le très sage Léon XIII, de vénérée mémoire, recevait en audience particulière que l'on peut appeler extraordinaire, le Recteur Majeur de la Pieuse Société salésienne et plusieurs délégués de nos principaux Oratoires. Humblement prosternés devant l'Auguste Vicaire de Jésus-Christ, ils lui présentaient l'obole de la piété de la jeunesse recueillie et élevée dans nos Oratoires, Patronages et Collèges. C'est de ce moment que prit jour l'idée d'un Congrès salésien à Turin même; ce fut aussi au cours de cette audience que Sa Sainteté accorda la faveur toute spéciale, inestimable, du Couronnement de l'Image miraculeuse de Marie Auxiliatrice. Ces deux événements resteront gravés en caractères d'or dans les annales de notre Pieuse Société. De fait, ce Congrès, à plusieurs reprises béni par le grand vieillard du Vatican, honoré de la pré-

sence d'illustres personnages venus des contrées les plus lointaines, a produit les plus beaux résultats et a été un vrai triomphe pour notre bon Père Don Bosco et l'Œuvre qu'il a fondée. Je ne puis laisser échapper cette occasion sans renouveler ici encore une fois ma profonde reconnaissance aux Eminentissimes Cardinaux, aux archevêques et évêques qui, au prix de grands sacrifices, ont daigné rehausser de leur présence et de l'éclat de leur parole ces incomparables assises. Je conserverai également le meilleur souvenir de ces bons Coopérateurs, prêtres et séculiers, qui sont accourus à Turin, nous ont édifié par leur piété exemplaire, leur zèle ardent et nous ont communiqué par leur parole énergique leur courage et leur entrain. Il m'est doux de penser, ainsi que d'ailleurs le souhaitait l'Eminent Cardinal Richelmy à la fin d'une séance, que l'on pourra appliquer au Congrès salésien de Turin ces paroles de la Genèse: *Dixit et facta sunt*. Ce qui y a été dit s'est accompli. Oui! Daigne le Seigneur accorder que les magnifiques délibérations prises pendant ces assises soient mises en pratique et par là procurent une plus grande gloire à Dieu en sauvant un plus grand nombre d'enfants!

Le Congrès fut la meilleure préparation au Couronnement de l'Image de Marie Auxiliatrice. Je me déclare incapable de donner même une faible idée de ces incomparables fêtes; d'autre part il est inutile que je vous en entretienne puisque le récit qui en a été fait a traversé les monts et les vallées et a pour ainsi dire rempli le monde entier. Mais je ne puis passer sous silence la consolation douce que j'ai éprouvée en constatant que ces solennités grandioses n'ont pas seulement produit un enthousiasme passager et restreint à notre Piémont seul, mais qu'elles ont eu un fidèle écho jusque dans les pays les plus lointains. Partout, en effet, et comme par une secousse électrique, les cœurs ont redoublé de zèle et d'amour pour honorer d'avantage notre si douce Vierge Auxiliatrice, et nous en avons des preuves irréfragables dans les fêtes solennelles qui ont été célébrées en l'honneur de Marie Auxiliatrice et à l'occasion du Couronnement de son Image. Que dire de plus? Un autre fruit bien consolant de ces fêtes, ce fut l'érection dans beaucoup de contrées d'Europe

et d'Amérique, de l'Archiconfrérie de Marie Auxiliatrice et l'augmentation quasi démesurée des Associés de cette Archiconfrérie. Tout cela me confirme dans cette pensée que nos chers Coopérateurs ne se tiendront pas pour satisfaits d'avoir couronné Marie Auxiliatrice de diamants et de pierres précieuses, mais ils voudront encore lui procurer une guirlande beaucoup plus précieuse d'âmes arrachées au démon et à l'enfer. Un autre motif de joie m'a été donné ainsi qu'à tous nos chers confrères dans l'heureux retour de mon Représentant Don Albéra, après un voyage de trois ans au cours duquel il a visité toutes les maisons salésiennes des deux Amériques et constaté l'immense bien qu'elles font à ces populations.

Permettez-moi de vous indiquer ici un autre sujet de joie qui nous fut apporté dans l'année qui vient de se terminer. Quelle n'a pas été, après le deuil de toute l'Église qui voyait disparaître la majestueuse figure de Léon XIII, quelle n'a pas été, dis-je, la joie commune de tous les fidèles en voyant assis sur la chaire de S. Pierre le Cardinal Sarto. Pie X a connu Don Bosco et il s'est montré, comme évêque de Mantoue et patriarche de Venise un insigne bienfaiteur des fils de notre bon Père. Quelques jours après son exaltation, il a daigné nous envoyer la Bénédiction Apostolique avec un précieux autographe, et le 3 novembre dernier il m'a accordé une audience particulière. Pendant trois quarts d'heure j'ai pu jouir de cette bonté paternelle qui fait que le nom de Pie X court sur toutes les lèvres et qui le rend maître de tous les cœurs. Il m'a chargé de vous dire combien il aime l'Association des Coopérateurs et quel grand bien il en attend. Puis au moment de me congédier, il me pria de transmettre sa plus cordiale bénédiction aux Coopérateurs, aux Coopératrices, à leurs familles et à toutes leurs affaires spirituelles et temporelles.

Hélas! bien chers Coopérateurs, il n'y a pas de roses sans épines. Le Seigneur a voulu nous visiter et nous apporter les épreuves de la tribulation. Une des douleurs les plus poignantes pour mon cœur fut la triste situation faite à mes chers fils les Salésiens de France. Cette grande nation, honorée du titre de fille aînée de l'Église, toujours la première et la plus généreuse quand il

s'agit des œuvres de charité, voit aujourd'hui, à la grande tristesse des Catholiques qui sont les plus nombreux, des milliers de ses citoyens dont tout le crime est de s'être consacrés au service de Dieu et du prochain, entraînés devant les tribunaux, condamnés comme des malfaiteurs, jetés hors de leurs couvents, dépouillés de ce qui leur appartenait et obligés de prendre la route de l'exil s'ils veulent rester fidèles à leur vocation. Les Salésiens qui, grâce au généreux concours de nos chers Coopérateurs, avaient ouvert vingt-sept maisons tant écoles qu'ateliers pour la jeunesse française pauvre et abandonnée, et avaient su s'attirer la sympathie même de gens non catholiques, les Salésiens, dis-je, eurent pendant quelques mois un vague espoir d'être épargnés et de pouvoir ainsi continuer à être les pères des orphelins, les soutiens des délaissés. Mais dans les premiers jours de juillet, à la suite d'une très longue discussion au Sénat, le décret de leur expulsion et de la fermeture de leurs établissements était signé. Bien aimés Coopérateurs, votre bon cœur peut seul mesurer l'acuité de mes angoisses en voyant détruit en un instant ce qui avait coûté tant d'argent et de sacrifices, en songeant qu'il faudrait abandonner de nouveau tant de pauvres enfants qui allaient se retrouver exposés aux dangers d'un monde corrompue et corrompu. Je me dois ici de remercier publiquement les éloquents orateurs qui ont défendu notre cause avec tant d'énergie et les nombreux Sénateurs qui malgré une grande pression exercée sur eux ont tenu à donner aux Salésiens un vote favorable.

J'ai ressenti encore une immense douleur lorsque j'ai reçu la nouvelle que la fièvre jaune avait pénétré dans nos maisons du Brésil et avait moissonné neuf victimes parmi nos missionnaires. Quelques uns étaient des premiers arrivés sur cette terre d'Amérique, tous étaient encore jeunes, pleins de talents, et d'un zèle ardent, et ils ont disparu subitement faisant un vide que je ne sais comment remplir. C'était ensuite D. Antoine Belloni, le fondateur des maisons de Palestine, qui s'en allait dans son éternité. La mort de ce vrai père des orphelins, de ce Salésien exemplaire, a été pleurée comme un malheur public à Béthléem et elle a été douloureusement sensible à tous les bienfaiteurs des

écoles d'Orient. Je veux espérer que nos chers Coopérateurs qui aimaient ses œuvres continueront à nous aider pour que nous puissions fournir la nourriture, l'habillement et l'instruction à tant de pauvres enfants de la Terre-Sainte. Ce sera le meilleur hommage que l'on puisse rendre à la vénérée mémoire de Don Belloni.

Les bienfaiteurs de la première heure.

C'est pour moi, chaque année, une obligation de rendre compte des nouvelles fondations, parce que de cette façon nos bons Coopérateurs se font une idée précise de la vitalité et des progrès de notre humble Pieuse Société. Ils peuvent aussi de cette sorte constater l'accueil qui est fait à l'Association salésienne par les Évêques et même par les Gouvernements qui insistent pour voir les Fils de Don Bosco s'établir dans leurs diocèses et dans leurs États.

Ces nouvelles fondations sont aussi un indice bien évident de l'activité des Coopérateurs qui n'épargnent rien pour posséder des Salésiens au milieu d'eux. C'est donc pour nous un devoir de reconnaissance que de signaler ces magnifiques actes de charité comme aussi de remercier ces bienfaiteurs qui s'imposent d'énormes sacrifices pour soutenir des maisons salésiennes existant depuis de longues années. Comme elle nous édifie, comme elle nous encourage, la constance de ceux qui chaque année nous font parvenir leur offrande et nous permettent ainsi de continuer à instruire chrétiennement tant d'enfants, à nourrir tant de pauvres orphelins, à cultiver les vocations, à répandre les bons livres, à secourir les missions les plus besoigneuses ! Lorsque je prends en main les registres de nos bienfaiteurs et que, parcourant les pages, je rencontre les noms de ceux qui déjà aidèrent Don Bosco et qui continueront leurs générosités près de son successeur, mes yeux se remplissent alors de larmes et je m'écrie : « Voilà les ouvriers de la première heure. » Les temps changeront, les personnes avec lesquelles j'aurai eu à faire mourront, elles aussi, changer, mais leur sympathie, leur charité pour l'œuvre salésienne demeurera toujours inébranlable. Que ces chers bienfaiteurs sachent bien que leur récompense ne sera pas petite; nous prions tous les jours pour qu'elle soit proportionnée à leur persévérance et pour

qu'il leur soit donné *le cent pour un et la vie éternelle: centuplum accipiet et vitam æternam possidebit*. C'est la parole de l'Évangile et Dieu ne la rétracte pas.

Nouvelles fondations.

Dans l'énumération des maisons établies au cours de 1903, il m'est agréable de rencontrer tout d'abord différents Patronages pour lesquels vous savez que j'ai une véritable prédilection: le patronage n'est-il pas le berceau de l'Œuvre de Don Bosco? Cette année il s'en est fondé deux nouveaux, l'un à Ascoli Piceno, l'autre à Iseo, près Brescia. On a donné un plus grand développement à celui de Pistoie en augmentant aussi son personnel. L'Espagne en compte un nouveau, celui de Huesca qui comprend en même temps plusieurs classes élémentaires. C'est avec joie que j'ai vu le nombre des *Maisons de famille* augmenté par celle de *St George's home*, à Londres. Il y a déjà plus de cent jeunes apprentis et ouvriers qui y trouvent le logement, la nourriture, la classe et où ils peuvent accomplir leurs pratiques de piété. Les résultats obtenus dans les huit premiers mois sont fort consolants. Dans le mois d'octobre dernier les Salésiens ont été appelés à Vienne, capitale de l'Autriche, pour y prendre la direction d'une œuvre semblable. Elle est destinée aux petits enfants des écoles communales qui y passent le reste de la journée, non consacré aux classes et qui sont ainsi arachés aux multiples dangers de la rue.

Les Salésiens étaient attendus depuis plusieurs années dans l'île de Malte pour y diriger une école d'arts et métiers due au zèle tout particulier et à la générosité de nos chers Coopérateurs et soutenue par le Gouvernement anglais. Ils ont pu en prendre possession au mois de novembre et ils feront tout leur possible pour correspondre aux désirs du Gouvernement et de leurs bienfaiteurs et faire de ces jeunes gens de bons chrétiens et d'honnêtes citoyens. Sur le sol de la République Argentine si féconde en Oratoires salésiens, et malgré l'extrême pénurie de personnel, on a vu sortir cette année le Patronage de Saint Isidore et la Colonie Agricole de Rosario di Cordova que l'on doit à la libéralité de la famille Vignaud.

Nous trouvons au sud du Brésil la Colonie

agricole de S. Francisco dos Campos. Puis, c'est l'Equateur où l'on réintègre les Oratoires fermés précédemment par l'expulsion des religieux et où ceux-ci fondent une maison salésienne à Atocha, tout près d'Ambato; cette maison est destinée à former le personnel nécessaire aux écoles et aux ateliers. Nous devons aussi mentionner le collège de Ste Anne, fondé dans ces derniers mois dans la République de San Salvador (Amérique centrale). Mais où l'intervention de la divine Providence s'est manifestée d'une manière toute particulière, c'est dans la fondation faite tout récemment à Troy, dans la diocèse d'Albany (Etats Unis). Nous désirions ardemment avoir un établissement où nous pourrions recueillir les enfants d'émigrés qui seraient dans le besoin ou qui montreraient de l'inclination pour les études et dans lesquels on reconnaîtrait une vocation à la vie ecclésiastique: ils ne sont pas rares heureusement. On avait déjà pensé à acheter un terrain à New-Ark, ville voisine de New-York, bien que cette acquisition semblât onéreuse pour notre Pieuse Société. Mais lorsque S. Exc. Mgr. Jarceley, archevêque de New-York, eut appris notre tentative, il mit immédiatement à notre disposition un vaste édifice très bien aménagé qui autrefois était le séminaire de Troy. Ayant aujourd'hui l'occasion d'offrir à Mgr. l'archevêque l'expression de notre sincère et très vive reconnaissance publiquement, je forme des vœux pour que les enfants italiens recueillis dans cette maison se montrent toujours dignes de cette insigne et généreuse faveur.

Avant de terminer cette revue, il faut que je signale quelques œuvres qui certainement intéresseront tout particulièrement les lecteurs de cette lettre. Les fils de Don Bosco, contraints de quitter la France ne se résignèrent pas à abandonner les enfants qui étaient confiés à leur soins. Partant pour l'exil ils emmenèrent avec eux un bon nombre de leurs élèves, ceux surtout qui étaient les plus abandonnés. Les uns se réfugièrent en Belgique, d'autres en Italie, ceux-ci en Angleterre, ceux-là en Suisse, et c'est ainsi que quelques unes des maisons de France se sont trouvées transplantées avec tout leur personnel dans les pays circonvoisins. En plus des Oratoires déjà existant dans ces divers pays nous signalons la toute récente fondation des Maisons

de Sainte Marie dans l'île de Guernesoy, de Nyon en Suisse et d'Avigliana en Italie. Les Supérieurs et les maîtres ont ainsi donné un exemple remarquable de charité et de zèle envers leurs élèves qui, de leur côté, ont prouvé combien ils appréciaient les bienfaits d'une éducation chrétienne, alors même qu'il fallait aller la chercher loin de leurs parents, loin de leur patrie. Tout cela me permet d'espérer que la persécution contre les religieux ne parviendra jamais à rompre les liens qui unissent les Coopérateurs français à la Pieuse Société salésienne et que ces derniers continueront comme par le passé à nous venir en aide pour assurer l'éducation de ces chers enfants, leurs concitoyens.

Nouvelles maisons de Filles de Marie Auxiliatrice.

De tout ce que j'ai pu voir par moi-même et de tout ce qui m'a été rapporté, il résulte que Dieu bénit d'une manière toute spéciale la Congrégation des Filles de Marie Auxiliatrice. Le champ qui leur a été assigné va s'agrandissant chaque année dans de plus vastes proportions, et je me hâte de dire que grâce à Dieu, leur activité, leur zèle et leur dévouement, sont en proportion du travail. Il semble que la divine Providence leur ait confié la mission si délicate d'être les mères d'un nombre indéterminé de petits enfants des deux sexes, alors que la vraie mère, absorbée du matin au soir par un pénible travail, ne peut en prendre soin: aussi innombrables sont les *Asiles* dirigés par les Sœurs de Marie Auxiliatrice. On sait quel bien elles peuvent faire dans ces asiles! Mais celui qui les visite et qui assiste quelquefois aux séances que les chers bambins ont la coutume de donner: à la fin d'une année scolaire, peut seul se rendre compte de la grande patience que doivent avoir les maîtresses pour jeter dans ces petits cœurs les germes de la vertu et de la piété. En prévision des fruits abondants qu'il y a à cueillir dans ce vaste champ, les Filles de Marie Auxiliatrice ont été appelées pendant l'année 1903 à ouvrir de nouveaux asiles à Livourne (Toscane), Mede, Bellagio, Jerago, Villadossola, en Italie, et à Hodica, Piazza Armerina, Biancavilla, Balestrate et Parco, dans l'île de Sicile.

Pendant cette même année, le nombre des écoles confiées aux Filles, écoles élémentaires, com-

mentaires et même normales s'est considérablement augmenté en Europe et en Amérique. De plus, comme on avait vu les Sœurs à l'œuvre, on les a chargées dans plusieurs endroits de surveiller et même, de diriger les jeunes filles dans les manufactures de laine, dans différentes fabriques, ainsi que d'administrer des maisons de famille pour ouvrières, et c'est dans ce but qu'elles se sont installées cette année à Legnano.

Je signale seulement en passant les fondations de nouvelles écoles à Valence (Espagne) et Lippe-loo (Belgique), mais je dois mentionner spécialement l'établissement pour tout petits enfants que les Sœurs ont établi à Chertsey, près de Londres, au centre d'une population protestante qui, on me l'a assuré, est grandement édifiée de l'esprit de sacrifice de ces bonnes religieuses. Leur chapelle, sur le désir exprimé par l'Evêque, sert de paroisse aux catholiques de cette ville. Demandons au Seigneur qu'elles puissent contribuer au salut d'un grand nombre.

Je ne veux pas terminer cette nomenclature sans adresser une hymne de reconnaissance à Notre Seigneur qui veut se servir des Filles de Marie Auxiliatrice pour faire du bien à beaucoup d'enfants et de jeunes filles par le moyen des Patronages. Ceux-ci sont en effet devenus plus nombreux et plus florissants pendant l'année qui vient de s'écouler, particulièrement dans plusieurs Républiques d'Amérique. Et maintenant, me retournant vers nos chers Coopérateurs et nos zélées coopératrices, précieux auxiliaires des Sœurs, je leur exprime ma très vive reconnaissance et je leur dis: Voilà le fruit de votre charité.

Œuvres et fondations pour 1904.

Venons au secours de nos Missionnaires.

C'est quotidiennement que nous répétons cette prière: *Adveniat regnum tuum*. Nous exprimons par ces paroles notre ardent désir que le règne de Satan soit anéanti par toute la terre et que Notre Seigneur Jésus-Christ soit connu, aimé, adoré dans tous les cœurs, dans toutes les familles, dans toutes les nations. Mais cependant si nous voulons que cette demande parvienne jusqu'au divin Cœur de Jésus et lui soit plus agréable, nous devons contribuer selon nos forces et par toutes les bonnes œuvres à étendre le règne

de Jésus-Christ. Or, c'est bien là ce que font nos chers Coopérateurs en venant en aide à nos Missionnaires.

Notre bon père Don Bosco n'eut pas de repos qu'il n'eut introduit, Dieu sait au prix de quels sacrifices ses prêtres et ses catéchistes en Patagonie. Oh ! comme il doit aujourd'hui se réjouir en Paradis où nous le croyons entré, en contemplant ces immenses déserts remplis de missions et d'écoles, parcourus dans tous les sens par ses prêtres, habités non plus comme autrefois par des sauvages rebutants, mais par des chrétiens civilisés. Aujourd'hui l'aspect de cette immense plaine est entièrement changé, et le temps n'est pas éloigné où au point de vue civil et ecclésiastique, la Patagonie ressemblera aux autres provinces de la République Argentine. Nous nous réjouissons tous de ces consolants progrès dus au zèle et aux fatigues des missionnaires, et aussi en partie à la générosité de nos Coopérateurs. Et cependant qu'il y a beaucoup à faire pour continuer cette œuvre de régénération ! quelles souffrances endure l'intrépide apôtre de la Patagonie, Mgr Cagliero, lorsque par manque de ressources il se voit contraint de ne pas accomplir ou de suspendre les entreprises que la soif des âmes lui inspire ! Encore quelques jours et malgré son âge, il va retourner dans sa chère Mission. J'ai la ferme confiance que nos chers Coopérateurs ne cesseront pas de le soutenir de leurs prières, de l'aider de leurs offrandes.

Nous recevons également de la Terre de Feu et de l'île Dawson des relations qui nous remplissent le cœur d'une sainte allégresse. Ces nouvelles chrétientés deviennent de plus en plus fortes ; la religion polit les mœurs, la nouvelle génération se pénètre des sentiments chrétiens, les vieillards meurent résignés et consolés par l'espérance d'une vie meilleure. Mais je dois, bien chers Coopérateurs, vous avouer que cette Mission est pour moi d'un poids si pesant que je m'en sens pour ainsi dire écrasé. Il faut d'abord songer aux dettes dont elle est grevée, mais ce qui surtout m'afflige, c'est de savoir que les bons missionnaires doivent mettre une limite à leur zèle. Mgr Fagnano n'a pu, pendant cette année 1903, obtenir ce qui lui était nécessaire pour faire sa tournée habituelle et y chercher les sauvages qu'il conduisait ensuite à la Mission dans le but

de les instruire et de les baptiser. Vous savez aussi que l'influence du missionnaire ne tarde pas à diminuer lorsqu'il n'a rien à distribuer à ses néophytes : je fais donc appel à votre bon cœur et je vous répète : Hâtez-vous de secourir les Missionnaires.

La Mission du Matto-Grosso en faveur des Coroados a fait en cette année de notables progrès. Ces sauvages, autrefois rebelles à tout travail, se sont peu à peu habitués à cultiver la terre, tout en s'instruisant des vérités de notre sainte religion. Une nouvelle chrétienté est sortie du milieu de ces immenses forêts vierges et elle a été consacrée au Sacré-Cœur de Jésus.

Monseigneur Costamagna, après de longs, fatigants et même périlleux voyages à travers des populations qui n'avaient jamais vu un évêque, est revenu au milieu de ses Jivaros de Gualaquiza. La présence du Vicaire Apostolique donne une impulsion toute particulière à cette Mission. Un des chefs a promis qu'il n'y aurait plus jamais de guerre dans ces contrées, et les Jivaros apprennent à considérer le missionnaire comme leur père, leur protecteur et leur seul arbitre dans toute contestation. Il suffit qu'un étranger se réclame du missionnaire pour qu'aussitôt il soit respecté de tous et l'on peut dire que chez eux la croix du missionnaire est plus estimée, vaut plus que l'épée du soldat. Je n'ai qu'un seul regret, c'est que les missionnaires, manquant de tout, soient obligés de quitter leur résidence et d'aller quêter dans les villes plus au moins éloignées, au grand détriment de leurs ouailles qu'ils aiment tant.

Enfin, bien-aimés Coopérateurs, et vous ne l'ignorez pas, malgré la guerre civile qui a désolé la Colombie, les fervents catholiques de cette République, animés par la parole apostolique de D. Rabagliati, ont continué à secourir les pauvres lépreux, et réalisant ainsi de vrais prodiges de charité, ils sont parvenus à réunir des sommes qui permettront de construire deux nouveaux lazarets. Un certain nombre de Salséniens et plusieurs Sœurs de Marie Auxiliatrice se sont embarqués à Gênes dans le mois de Novembre pour se rendre en ce pays et s'y consacrer au soulagement de ces malheureux, que leurs parents eux-mêmes abandonnent. Vous le constatez, chers Coopérateurs, la divine

Providence a ouvert dans nos Missions un vaste champ à l'activité des Salésiens ainsi qu'à votre inépuisable charité. Efforçons nous tous dans la mesure de notre possible d'accomplir le bien que Dieu demande et attend de nous.

Conclusion.

Une pensée me vient à l'esprit au moment de prendre congé de nos bons Coopérateurs, c'est celle que S. S. Pie X a si bien développée dans la magnifique encyclique adressée à tous les fidèles, lorsqu'Il est monté sur la chaire de Pierre: *Restaurer toutes choses dans le Christ.*

Il a mis le doigt sur la plaie qui ronge la société actuelle. Et, de fait, que de maux affreux se sont appesantis sur elle depuis qu'elle s'est éloignée de Celui qui est la source de tout bien, la voie, la vérité et la vie, en un mot, de Notre Seigneur Jésus-Christ! C'est pour cela que selon la parole du Souverain Pontife il est nécessaire de *restituer à Dieu l'empire des âmes.* Que les Salésiens et leurs Coopérateurs qui, dans la pensée de Don Bosco, doivent être les interprètes les plus fidèles des sentiments et des désirs du Vicaire de Jésus-Christ, se souviennent qu'il leur est assigné une part très importante dans l'œuvre de cette restauration de la société. Et

cette action ils l'accompliront s'ils se tiennent toujours de plus en plus étroitement unis au Pape et aux Évêques que le Saint Esprit a placés pour régir et diriger l'Eglise de Dieu, s'ils évitent toute compagnie ou toute lecture qui les exposerait au danger de ne plus être en relation intime avec notre mère la Sainte Église, s'ils cherchent à édifier le prochain par leur vie exemplaire, si, enfin, par leurs prières, leur parole, leurs aumônes, ils travaillent à soutenir les œuvres que leur propose notre Pieuse Association. Toutes ces choses, bien chers Coopérateurs, vous les avez entendu chaudement recommander dans les Congrès, ou dans les Conférences qui vous ont été et qui vous sont faites par les directeurs des Comités. Prenons l'engagement de les mettre en pratique.

Implorant sur vous et vos familles les plus précieuses bénédictions de Dieu, vous assurant que chaque jour dans nos prières communes et particulières nous pensons à vous, j'ai l'honneur, bien chers Coopérateurs et zélées Coopératrices, de me dire dans les sentiments de la plus vive reconnaissance

Votre très humble et très obligé serviteur
en N. S.

MICHEL RUA, Prêtre.

LE REPRÉSENTANT DU SUCCESSEUR DE BON BOSCO EN AMÉRIQUE

*Extrait des lettres de Don Gusmano (Euite).**

Iquique.

C'est en compagnie de Don Valette que nous nous embarquons pour Iquique, capitale de la Province de Tarapacà. Cette ville appartenait au Pérou avant 1888, mais le Chili s'en empara pendant la guerre du Pacifique. Elle compte 28000 habitants qui se renouvellent assez rapidement, car personne n'y arrive avec l'intention d'y établir son foyer; mais lorsque la fortune est faite on s'empresse d'aller ailleurs pour en jouir. C'est donc une ville cosmopolite, bien

que les Anglais y dominent; ils sont les propriétaires de la plupart des mines de salpêtre, nombreuses et très productives en ce pays. Nous avons visité l'usine de Costanza, appartenant à un Dalmate, et occupant plus de 500 ouvriers; nous sommes descendus dans la mine, nous avons vu le salpêtre à l'état brut, les petits Decauville qui le transportent aux immenses chaudières où sous l'action de la vapeur il se transforme complètement, se séparant de l'iode, employé pour la confection de la poudre. Cette usine est tout un monde, toute une ville où l'on trouve de tout; les habitations ont été

* Voir *Bulletin Salésien* Décembre 1903.

construites par le directeur des Mines qui au centre a fait élever une charmante église dans laquelle nous sommes heureux de célébrer la sainte Messe devant une nombreuse assistance.

La ligne du chemin de fer appartient à une Compagnie anglaise qui accorde aux prêtres le passage gratuit en première classe ; nous en avons profité pendant cinq heures. A la descente nous prenons place dans un tramway gracieusement mis à notre disposition par l'administrateur qui avait appris notre arrivée et nous combla de toutes sortes de prévenances.

Je n'étonnerai personne en disant qu'*Iquique* est une ville peu religieuse et on le comprendra facilement. Notre cher Don Ortuzar, précédemment aumônier de l'armée durant la guerre du Pacifique fut le premier Vicaire Apostolique d'*Iquique*. Il pourrait, en rappelant ses souvenirs, nous dire ce qu'était alors cette ville. C'est à lui qu'on doit la construction de l'église paroissiale actuelle, toute de bois, bien entendu, et lorsqu'on décida de le promouvoir à l'Episcopat, il résolut de fuir cet honneur en entrant chez les Salésiens qu'il édifia par ses vertus. Nous sommes établis dans cette ville arrosée de ses sueurs et de ses larmes, depuis 1897, c'est à dire, au moment de notre expulsion de l'Equateur. Il y avait beaucoup à faire pour gagner la population, pour lui être utile et on est déjà parvenu à quelque chose, bien que l'Évêque n'ait que deux prêtres avec lui; ils peuvent actuellement porter ostensiblement le saint viatique aux malades. Don Albéra fit lui-même dans l'église archi-comble la conférence aux Coopérateurs salésiens, mais ce qui édifia et surtout consola notre bien-aimé Supérieur, ce fut de constater de ses propres yeux l'exactitude des faits que lui citait un bon coopérateur, résidant depuis plus de 40 ans en ces parages: « L'esprit de charité de D. Bosco, lui disait ce vieillard, se voit ici partout et en tout: c'est l'instruction populaire qui se développe en grand; c'est la jeunesse vraiment heureuse qui se réunit dans les Patronages; ce sont les idées religieuses qui reprennent vie et se cultivent de plus en plus; c'est le prêtre catholique qui du haut de la chaire enseigne la vérité et propage le bien ; le confessionnal qui est assailli aux fêtes, la Table sainte fréquentée, le nom de Marie Auxiliatrice acclamé ; c'est enfin Jésus qui règne dans les cœurs. Oui, c'est tout cela que vous pouvez contempler en ce moment. » Il ne faut pas s'illusionner; c'est déjà beaucoup et c'est peu. L'Oratoire Salésien

et celui des Filles de Marie Ausiliatrice ne comprennent encore que 400 élèves, et les collègues non catholiques des différentes nationalités y abondent. Ici la vie marche au galop; à 14 ans on est déjà homme et il faut gagner son pain quotidien; les études sont donc très particulières et restreintes; le gouvernement le sait et se tait car il y trouve son profit. Rien qu'avec les droits de douane il perçoit près de 60 millions par an. Les maisons sont toutes en bois car personne n'a la patience de faire œuvre durable, pour la bonne raison que personne ne veut y vivre longtemps.

Je dois aussi vous parler des filles de Marie Auxiliatrice qui eurent ici des débuts vraiment curieux. Depuis longtemps on désirait les voir ouvrir un Etablissement ; une excellente dame pleine de foi, ayant découvert une maison qui lui apparaissait convenir à l'œuvre, eut l'idée de glisser dessous une médaille de Marie Auxiliatrice. Quelques années passèrent et personne n'y pensait plus lorsque en passant par là en 1899, Mgr. Costamagna s'adressant aux dames, les blâma de ne pas songer assez à leurs filles et à leur salut; il affirma du haut de la chaire qu'il fallait fonder une maison pour les jeunes filles, et il offrit de concourir lui-même aux dépenses. Un mois après, il reçut, tandis qu'il était à Lima, une dépêche lui annonçant que l'on avait réuni 30000 francs. Il envoya aussitôt des Sœurs, il achète une maison, et il se trouve que c'est précisément celle dans laquelle on avait mis plusieurs années auparavant une médaille de la Vierge Auxiliatrice.

Tout ce bien accompli à *Iquique* on le doit en grande partie à l'actuel Vicaire Apostolique Mgr Carter qui s'employa avec un zèle au dessus de toute louange pour y établir les Salésiens; c'est à lui qu'ils sont redevables de la maison qu'ils habitent et de l'église où ils officient, et il continue toujours à les aider de toute façon, surtout à les conseiller dans leurs quelques difficultés.

Le Préfet accompagné des personnes les plus honorables de la ville vint saluer Don Albéra et engagea vivement les enfants à se montrer fermement chrétiens en conservant les principes religieux qu'ils recevaient des fils de Don Bosco, afin que plus tard ils puissent se rendre utiles à eux-mêmes, à leur famille et à leur patrie. Non content de donner à D. Albéra et à la Société salésienne ce témoignage de respect et d'affection il voulut encore que son canot par-

ticulier nous reconduisit à bord, ce que nous acceptâmes volontiers d'autant plus que depuis quelques jours la mer était très agitée et ne permettait même pas le débarquement des marchandises apportées par les nombreux vapeurs.

Au Noviciat de Macul.

Il nous faut encore dire quelques mots d'une maison assez petite quant au nombre, mais cependant plus importante que les autres, je veux dire le Noviciat de Macul ouvert à tous les jeunes Chiliens qui ayant la vocation religieuse, voudront entrer dans notre pieuse Société. Dans l'espoir que le nombre des novices deviendra de plus en plus grand, les directeurs des différents Oratoires de ce pays construisent une Maison plus vaste et plus commode, qui sera bientôt prête à recevoir ses nouveaux hôtes. Macul est peu éloigné de Santiago et nos Confrères toujours désireux du bien des âmes donnent à la ville et aux habitants d'alentour, de temps en temps, des missions fructueuses.

L'accueil fait à D. Albéra ne pouvait pas être plus affectueux, plus filial. Le bon supérieur rencontra à Macul la même affection, le même amour de D. Bosco. que l'on trouve dans tous les autres noviciats. On aurait dit que les Novices voulaient se dépouiller de tout pour l'offrir à leur cher visiteur; les vertus qu'ils s'appliquèrent à pratiquer, les actes de mortification qu'ils s'imposèrent, sont choses d'un caractère trop intime, trop personnel pour que nous les rapportions ici, mais nous devons affirmer que ce fut un grand sujet de consolation pour le Représentant du Supérieur Général. en même temps que ce fut une excellente préparation aux Exercices Spirituels qui commencèrent aussitôt et se terminèrent par quinze professions religieuses et quelques prises d'habit. Hélas! qu'est-ce que ce petit nombre en comparaison des multiples besoins de toutes les maisons salésiennes de ce pays.?

Toutes les maisons de D. Bosco avaient été visitées, Monseigneur et D. Albéra avaient présidé aux examens d'instruction religieuse subis par les futures institutrices du peuple Chilien et avaient hautement manifesté leur vive satisfaction pour les réponses exactes, précises aux questions les plus difficiles. Ils avaient visité les différentes maisons où se donnent des retraites annuelles à des milliers d'hommes qui viennent pendant dix jours consécutifs se retremper, dans

la solitude, dans la pratique de leurs devoirs de chrétiens.

Un beau spectacle de foi à Andacollo.

Tout ce que nous avons vu nous avait déjà donné une très favorable idée du Chili, mais elle n'était pas encore complète pour nous; c'est à *Andacollo* que nous avons pu contempler dans toute sa splendeur la foi profonde du peuple Chilien. Oui, nous avons vu quarante mille pèlerins ayant à leur tête cinq évêques et plus de 150 prêtres, assistant au couronnement solennel d'une image miraculeuse dont le culte remonte à plus de quatre siècles. Le prélat officiant par délégation du Chapitre du Vatican était l'évêque de Serena.

Le petit et riant pays d'Andacollo est situé à environ 1100 mètres d'altitude au dessus de la mer et à 70 kilomètres de la ville de Serena, sur la côte du Pacifique. Ce qui le rend plus attrayant, c'est que tout autour tout est aride, desséché, tandis que la vallée au dessus de laquelle s'élève le sanctuaire de N. D. du Rosaire est très fertile. Malgré la fatigue de ce long voyage sur une route poussiéreuse, beaucoup de pèlerins, pour ne pas dire le plus grand nombre, vont à pied pour satisfaire leur filiale dévotion. A environ une heure de marche, des centaines d'hommes montés sur de très beaux chevaux vinrent à notre rencontre et ainsi escortés nous fîmes notre entrée dans le sanctuaire en passant sous plusieurs arcs de triomphe très élégants tandis que le chemin disparaissait sous un épais tapis de fleurs. Les fondements de l'église sont en pierre, tandis que tout le reste est construit en bois d'une espèce particulière que l'on a fait venir de la Californie; la coupole se dresse à 14 mètres au dessus de la grande nef, l'édifice entier de forme romane byzantine est vraiment imposant et grandiose et peut contenir 10000 fidèles. Plus d'un million de liras ont été consacrées à élever ce magnifique monument.

Andacollo signifie or baigné, à cause de la poudre d'or que les fleuves voisins renferment en abondance dans leur sable. La tradition raconte qu'un indien nommé *Collo* voulant un jour abattre un tronc d'arbre sur le mont où s'élève aujourd'hui le sanctuaire s'arrêta tout à coup; il avait entaillé l'oreille gauche de la belle statue de la T. S. Vierge si vénérée de nos jours et qui alors se trouvait enfouie dans ce tronc. C'est un des descendants directs de cet heureux *Collo* qui est actuellement le cacique

ou plutôt le propriétaire de ce lieu. Personne ne peut, et l'évêque lui-même, sans sa permission, toucher à la statue de la Vierge ni donner aucun ordre pendant les fêtes. 2000 indiens appelés *Cini* ou dans leur langage les dévots de la Madone, sont divisés en plusieurs groupes et se relèvent entre eux pour mettre en branle les cloches, jouer de différents instruments de musique et réciter tout le jour des prières devant la statue miraculeuse exposée dès le matin en avant de la porte principale du Sanctuaire. Vêtus d'étrange manière, ils ont cependant grand genre dans leurs costumes bizarrement bariolés et couverts à profusion de lames d'or, d'argent et de petits miroirs. Ils tiennent à la main un instrument dont ils ne font sortir que deux sons très monotones et c'est là toute la musique pendant trois jours entiers. Les manteaux ou chapes qui recouvrent la Vierge et l'Enfant-Jésus sont d'une richesse vraiment fabuleuse; des couronnes d'or et d'argent massif entourent les têtes des deux statues et de splendides bracelets de diamants et de toutes sortes de pierres précieuses pendent à leurs bras. C'est qu'en effet aucun pèlerin ne quitte le sanctuaire sans avoir fait son offrande à la Madone. L'affluence est immense pendant ces jours de fête et cependant on n'enregistre aucun dé sordre; tous n'ont qu'un but: honorer la Vierge, regarder les *Cini* danser au son de leur grossier instrument ou agiter d'un mouvement cadencé les petites bannières et les drapeaux qu'ils tiennent à la main. On serait tout d'abord tenté de rire, mais bientôt l'émotion se fait jour et les yeux se remplissent de douces larmes; on ne saurait rester indifférent à cet élan magnifique de piété, à ce langage si pathétique du cœur!

A l'occasion de ces fêtes, les plus grands orateurs de la République du Chili s'étaient donnés rendez-vous pour célébrer les gloires de Marie; plusieurs évêques parlèrent et nous entendîmes avec bonheur Mgr Costamagna dont tous connaissent l'amour filial envers la Vierge. Quel frémissement dans l'immense foule lorsque l'évêque diocésain, entouré de quatre prélats en chape et mitre, monta les degrés et couronna la Madone! Je pus parfaitement de la place élevée où je me trouvais me rendre compte de l'impression profondément ressentie par toute cette multitude, mais j'avoue qu'il m'est impossible de traduire l'acclamation enthousiaste, frénétique, interminable qui fit explosion en ce

moment vraiment solennel! Le plus fidèle interprète des sentiments de tout le peuple chilien, Mgr Angelo Jara, monte alors dans une chaire disposée à l'extérieur. Il veut parler et ne peut que pleurer tant son émotion est grande. Il s'écrie cependant qu'il avait composé un discours, mais il le brûle aux pieds de la Vierge miraculeuse, et se contente de laisser parler son cœur. Quelle vraie éloquence et comme elle est comprise de toute cette multitude qui ne peut détacher ses regards de la statue couronnée!

C'est le soir que se fait la procession solennelle; les deux mille *Cini* se mettent en marche comme un seul homme à un signal du petit drapeau blanc qu'agite leur *cacique*, et c'est en chantant, en dansant, en faisant flotter au vent leurs enseignes que le cortège se déroule. Le spectacle en était si curieux que beaucoup de personnes étaient déjà sorties de l'église, pressées de le contempler et s'étaient groupées sur la pente de la colline. Un Père Agostinien, de forte taille, avait gagné la cime du clocher, mais un faux pas le fit tomber d'une hauteur de huit mètres. Relevé sans connaissance il resta pendant longtemps comme privé de vie. Mais la T. S. Vierge ne voulut pas que la joie commune fut attristée, et le bon Père, quelques heures après, reprenait ses sens et revenait aussi allègre qu'auparavant. Il nous a été raconté plusieurs autres merveilles opérées pendant ces jours bénis.

Nous repartions le lendemain même de la fête, de très grand matin non sans avoir sincèrement remercié les excellents religieux du Cœur de Marie, gardiens zélés du Sanctuaire, qui nous avaient si gracieusement accueilli. Tous nos chers confrères attendaient à Santiago D. Albéra sous la direction duquel ils devaient faire la retraite annuelle. Ce furent des jours du Seigneur et tous retournèrent dans leurs maisons, fortement résolus à travailler de plus en plus à la gloire de Dieu en étendant le règne de Jésus-Christ particulièrement au milieu de la jeunesse, portion choisie de son Cœur adorable.

La République Argentine que nous avons quittée depuis peu de temps comprend d'après un calcul scrupuleusement établi, 58 maisons salésiennes, et la ville de Buenos-Ayres à elle seule en possède onze. 17645 garçons et filles reçoivent l'éducation dans ces maisons; sur ce nombre 3670 sont élevés gratuitement et un grand nombre ne paye qu'une minime pension qui certes ne suffit pas à couvrir les dépenses.

Au Chili le nombre des enfants n'est pas aussi grand, mais étant donné le chiffre moindre de la population, on peut dire qu'il n'y a pas moins d'enfants appelés à bénéficier de la charité de nos maisons, charité qui se développe à proportion des secours que la divine Providence nous envoie par le moyen des Coopérateurs. Toutefois on peut dire que de chers et pauvres orphelins attendent bien souvent et trop longtemps du pain et un asile.

Une remarque s'impose avant de quitter le Chili; il me paraît qu'au milieu de tous les Etats qui ont jailli de l'Amérique espagnole, celui-ci est le seul qui soit parvenu à recueillir du moins en partie les bienfaits de son indépendance et de sa liberté; le peuple s'est donné une constitution qui tout en accordant aux individus une certaine liberté, non chimérique comme dans les autres Républiques du Sud, fournit aussi au gouvernement les moyens nécessaires pour faire respecter ses statuts. Et par suite il arrive qu'il

jouit de l'incomparable bien d'une longue paix; son industrie, et son commerce se développent d'une façon prodigieuse, l'instruction publique se répand jusqu'aux coins les plus éloignés de son vaste territoire; les voies de communication s'ouvrent plus nombreuses, de nouveaux ports de mer sont créés; ses mines en pleine activité fournissent de multiples produits qui sont livrés à l'exportation et deviennent une source de richesse nationale. L'agriculture, elle aussi, a reçu une grande impulsion qui ne fait que s'étendre de jour en jour. C'est ainsi que pendant que les autres Républiques affaiblissaient leurs forces dans des guerres fratricides, le Chili s'agrandissait matériellement et moralement et son influence n'a pas tardé à se faire sentir auprès de tous les autres Etats du Pacifique.

Nous sommes prévenus par l'agence du port de l'arrivée du bateau à vapeur qui doit nous transporter au Pérou et nous partirons demain.
(A suivre)

LES FRUITS DU 3^e CONGRÈS

(Suite *)

Les écoles de religion.

NOUS sommes au commencement d'une nouvelle année scolaire; il est donc important que tous, Salésiens et Coopérateurs, nous mettions à l'œuvre, si au moyen de l'éducation nous voulons faire surgir de mâles caractères et des volontés énergiques pour le relèvement moral et religieux de la société future. Notre travail doit être uniforme et sérieux dans ses applications aux écoles, collèges, pensionnats et patronages. Mais si nous voulons atteindre le but que nous nous proposons, c'est à dire, le relèvement de la société, il faut diriger tous nos efforts vers les écoles de religion, en soutenant celles qui existent, en en créant de nouvelles dans les endroits qui en sont dépourvus. Jamais on n'a éprouvé comme de nos jours le besoin si pressant d'une culture religieuse plus développée même parmi le peuple. La raison en est que l'étudiant et l'ouvrier ne trouvèrent jamais autant d'obstacles, autant d'embûches pour leur foi comme pour leurs

mœurs. Nous qui insistons tant sur la nécessité des écoles de religion comme le remède le plus efficace à un si grand mal, nous rappelons à l'attention de nos chers Coopérateurs les considérants et les vœux émis par le 3^e Congrès salésien sur ce point capital.

Le Congrès considérant:

Que dans certains Etats l'enseignement de la religion est exclu de la manière la plus formelle des écoles secondaires et des instituts supérieurs; bien plus, que dans certaines chaires on professe et on propage les doctrines les plus opposées aux croyances catholiques, ce qui constitue le péril le plus grand pour la jeunesse studieuse,

Que l'expérience de plus de dix années a démontré avec la dernière évidence que dans l'état actuel des choses, l'école de religion est l'antidote le plus efficace et le plus immédiat que l'on puisse opposer à la perversion intellectuelle et morale qui trop malheureusement menace la jeunesse dans les écoles publiques,

Que ce danger pour la foi des jeunes gens

*) Voir *Bulletin* de Décembre 1903.

n'en existe pas moins dans les écoles normales de l'un et l'autre sexe, où non seulement il n'y a pas de chaire consacrée à l'enseignement religieux, mais où trop souvent on se sert des différentes matières à enseigner pour combattre l'enseignement religieux,

De plus, que les classes ouvrières ont un besoin urgent d'être de plus en plus instruites des vérités de la religion surtout dans les centres où par la presse, par les conférences, les instituts populaires on répand tant d'erreurs contre le Christianisme et l'Eglise Catholique,

Enfin que, étant donné le niveau plus élevé de l'instruction de la femme, il est indispensable qu'elle approfondisse la doctrine catholique, ce qui pourra s'obtenir au moyen d'un enseignement religieux plus développé et plus élevé que celui qu'elle a pu recevoir dans l'éducation de pensionnat ou de famille.

Le Congrès des Coopérateurs salésiens, tout en encourageant de grand cœur les nombreuses écoles de religion qui sont déjà établies dans beaucoup de villes, émet les vœux :

1°) — Que l'on favorise et que l'on multiplie ces mêmes écoles. Que l'enseignement de la religion soit gradué et réparti en autant de cours que l'enseignement public (cours élémentaires, cours secondaires, écoles, instituts supérieurs, écoles normales, universités et instituts d'écoles Supérieures).

2°) — Que dans les écoles de religion on décerne à la fin de l'année aux élèves de l'école normale et à tous ceux qui auront suivi les cours avec profit un certificat ou diplôme spécial qui démontre leur culture religieuse et prouve leur capacité à enseigner le catéchisme.

Le Congrès recommande en outre fortement :

A) — Aux Coopérateurs salésiens qui s'occupent avec tant de zèle de fonder des écoles de religion dans la classe ouvrière, de démasquer et de réfuter sous une forme populaire et tout à la fois sérieuse et efficace les erreurs qu'une propagande athée et subversive ne cesse de répandre parmi elle.

B) — Aux coopératrices salésiennes, de promouvoir des écoles de religion ou des conférences apologétiques régulières pour les personnes de leur sexe, et d'éprouver ce besoin toujours plus pressant d'une culture religieuse

plus approfondie et plus en rapport avec les exigences des temps actuels.

Enfin il adresse un dernier appel au zèle des Coopérateurs et Coopératrices et il les prie de comprendre dans leurs actes de charité ces mêmes institutions, d'en assurer l'existence, de travailler à leur plus grand développement, soit en établissant des prix à la fin de l'année, soit par la fondation de bibliothèques religieuses, soit enfin par leur aide et leur concours à d'autres œuvres du même genre où l'on pourrait fonder des écoles de religion.

À l'œuvre, zélés Coopérateurs, le champ est vaste, les fruits de vos labeurs seront nombreux: déjà, ils éveillent les plus magnifiques espérances.

Pour nos Missions.

Les mois de Novembre et de Décembre revêtent, pour nous Salésiens, un caractère très spécial, par suite et à cause du départ de nos chers Missionnaires. Pour nos Coopérateurs, c'est l'occasion de nous offrir des offrandes plus nombreuses qui nous mettent à même de secourir les Missions. Il nous semble donc très opportun de rappeler ce qui a été dit au dernier Congrès salésien, touchant les Missions parmi les infidèles. Les Missions Salésiennes ont besoin de secours abondants et continuels de la part de Dieu et des hommes, en raison même de leur multiplication si rapide et vraiment admirable. Cependant de toutes parts on appelle de nouvelles fondations et l'on se trouve obligé de les refuser faute d'argent et de vocations.

Dans ce but le Congrès demande;

1° — Que les Coopérateurs adressent au Ciel les prières les plus ardentes pour les Missions. *Rogate Dominum messis ut mittat operarios in messem suam.*

2° — Que ceux qui sentent l'appel de Dieu pour les Missions, y répondent sans retard. Les anges de ces terres lointaines soupirent après la venue de nouveaux apôtres et leur préparent une réception enthousiaste.

3° — Que les Coopérateurs qui dans leurs familles, leurs amis, leurs relations, pourraient connaître et développer de telles vocations ne négligent aucun moyen que leur suggéreront leur zèle et l'amour du prochain. Qu'ils remer-

cient Dieu de l'occasion qu'il leur offre et qu'ils y correspondent avec une sainte ardeur.

4°. — Que tous les Coopérateurs envoient l'obole de la charité pour les Missions. *Divinorum divinissimum est cooperari Deo in salutem animarum.*

5°. — Don Bosco pour démontrer le bien que l'on pouvait faire à l'article de la mort, avait coutume de dire qu'une lampe qui éclaire

devant nos pas vaut mieux que cent derrière les épaules. Toutefois ayons grand soin de ne pas oublier les missions surtout à l'article de la mort. Quels avantages on pourrait tirer de certains testaments ! C'est le premier devoir du chrétien de savoir disposer en temps et lieu de toutes ces richesses dont il devra rendre compte au tribunal de Dieu.



CINQUANTENAIRE DU DOGME DE L'IMMACULÉE CONCEPTION

Nous entrons dans cette année 1904 qui doit montrer au monde entier le triomphe de Marie en fêtant solennellement le Cinquantième anniversaire de la promulgation du dogme de son Immaculée-Conception.

Le 8 décembre 1854, Pie IX ajouta à la couronne de la T. S. Vierge un des plus beaux fleurons, en proclamant conçue sans péché la bienheureuse et Immaculée Marie, Mère de Dieu.

Sa Sainteté Léon XIII résolut de célébrer avec solennité le glorieux anniversaire et il institua dans ce but une Commission Cardinale, chargée de régler, une année d'avance, et de diriger le mouvement. Léon XIII, le seul survivant des Evêques qui, le 8 décembre 1854, formaient autour de Pie IX la couronne de l'Église enseignante, ne devait pas présider les fêtes du Cinquantenaire de la Définition. Il en sera, nous en sommes convaincus, l'intime témoin devant le trône de Dieu.

Un des premiers actes de son successeur, le Pape Pie X, fut d'adresser aux quatre Cardinaux de la Commission une belle lettre dans laquelle il déclare sa grande dévotion envers la Sainte Vierge et se dit persuadé que « dans les vicissitudes douloureuses des temps que nous traversons. Il ne Nous reste plus de soutiens

que ceux du Ciel, et parmi eux la puissante intercession de cette Vierge bénie qui fut de tout temps l'aide des chrétiens ».

Il conclut : « Ah ! veuille le Seigneur, en cette année jubilaire, exaucer les prières que lui adressent les fidèles par l'intercession de la Vierge Immaculée, appelée par la très auguste Trinité à participer à tous les mystères de la miséricorde et de l'amour et constituée la dispensatrice de toutes les grâces ! »

Cette lettre est suivie de la belle prière que tous, bien chers lecteurs, vous avez lue dans les précédents numéros du Bulletin et à la récitation de laquelle est attachée une Indulgence de 300 jours.

Dociles à la voix du Successeur de Pierre, nous tous, Coopérateurs, lecteurs et Salésiens, nous nous empresserons d'honorer d'une manière toute particulière l'Immaculée Mère de Dieu, et de contribuer suivant nos moyens au triomphe de Marie. Nous répondrons à l'invitation de notre auguste et bien-aimé Pontife. Nous réciterons souvent et avec confiance sa prière à la Vierge Immaculée afin que cette bonne Mère obtienne de son divin Fils pour nos familles, pour nos amis, pour l'Église et pour la société les jours tant désirés de la prospérité et de la paix.

L'ENSEIGNEMENT PROFESSIONNEL

tel que le concevait Don Bosco, tel qu'il l'a établi à l'Oratoire-type de Turin,
tel enfin qu'il est pratiqué dans les Maisons Salésiennes.

Débuts dans l'Enseignement professionnel

Avant d'entrer dans le sujet que nous avons indiqué au numéro de décembre 1903, nos bienveillants lecteurs nous permettront de faire un retour en arrière pour leur rappeler dans quelles circonstances vraiment providentielles notre vénéré Père Don Bosco fut appelé par Dieu à entreprendre la fondation de sa grande œuvre.

C'était, on s'en souvient, en 1841, année où Don Bosco eut l'inestimable bonheur de recevoir l'onction sacerdotale. Son cœur qu'il avait gardé pur et embelli de toutes les vertus, son esprit qu'il avait cultivé par l'étude des saintes lettres et des connaissances les plus variées, il voulait les consacrer uniquement à Dieu qui venait de le créer son ministre. Toutefois il ignorait encore la voie dans laquelle la divine Providence désirait le voir marcher. Confiant en cette bonne Mère, il se laissa guider plus que jamais par son directeur spirituel, Don Cafasso, homme de Dieu dans toute l'acception du mot et qui jouissait d'une grande renommée de sainteté. Un jour il fut donné à Don Bosco de visiter les jeunes détenus de Turin. La vue de ces enfants dans un âge si tendre, si intéressant, hélas ! maintenant pervertis et déjà devenus le rebut de la société, l'émotionna vivement. C'était pour lui un horizon nouveau dont il n'avait jamais soupçonné l'existence. Samuel au cœur pur, il fut saisi de cet étonnement de la vertu qui se trouve en face du vice.

En présence du mal le jeune prêtre que Dieu était allé tirer du fond de son village natal, songea au remède ; il consacrerait son âme et toutes ses

facultés au salut de ces enfants pauvres et abandonnés, il irait, en fidèle disciple de Jésus, chercher à travers les rues les brebis égarées, les ramener au bercail, il leur apprendrait les paroles de vie, il romprait avec eux le pain de la vérité, il les élèverait, les instruirait et en ferait des hommes et des chrétiens. C'est alors qu'il comprit la signification du songe qu'il avait eu dans son enfance et qui l'avait, depuis, bien des fois troublé ; Dieu lui-même lui envoya sa première brebis.

Un dimanche matin, D. Bosco revêtait les ornements sacrés pour célébrer le saint Sacrifice. Tout pénétré de saintes pensées, il ne s'était pas aperçu s'il avait ou non un enfant de chœur pour lui répondre la messe. Le sacristain y songeait pour lui. Apercevant un enfant qui lui paraît de bonne prise, sans autre information, sans aucun préambule il lui enjoint de servir le prêtre à l'autel. Qu'on juge de l'embarras du pauvre enfant qui ne comprend mot à ce qu'on lui dit et qui conséquemment ne bouge pas ! Le sacristain peu habitué à se voir contrecarrer dans les ordres qu'il donnait, lui applique deux maîtresses taloches et se met en devoir de le chasser de la sacristie et de la chapelle. Don Bosco qui a vu toute la scène reprend doucement l'irascible sacristain et le prie de courir après l'enfant et de le lui amener. Tout d'abord ce dernier se sauve un peu plus loin, puis sur une invitation cette fois plus courtoise, il cède et s'approche du jeune prêtre qui l'invite à assister à sa messe. Gagné par l'air de bonté et de douceur de Don Bosco, qui contrastait singulièrement avec l'humeur fougueuse du sa-

cristain, l'enfant accepte volontiers la proposition qui lui est faite, puis, le saint sacrifice terminé, D. Bosco s'entretient avec lui, l'interroge sur son âge, son état, celui de sa famille, corrige en un mot l'impression fâcheuse que l'enfant avait pu avoir du sacristain ; il s'enquiert surtout de son instruction religieuse. Quelle ne fut pas sa stupéfaction lorsqu'il découvrit qu'à seize ans l'enfant ignorait encore le signe de la croix et la manière de le faire ! Il sut gagner complètement la confiance du jeune homme qui lui promit sérieusement de revenir pour s'instruire davantage dans la religion.

A partir de ce jour, 8 décembre, fête de l'Immaculée-Conception, l'œuvre salésienne était fondée. Le jeune Garelli, fidèle à sa promesse, revint régulièrement et amena avec lui quelques compagnons désireux de connaître ce jeune prêtre qui avait attiré et intéressé leur camarade. Depuis lors le nombre s'accrut rapidement, de sorte que Don Bosco se trouva réellement à la tête d'un petit troupeau tel qu'il l'avait vu en songe.

Il ne bornait pas ses efforts à leur instruction morale et religieuse ; il s'occupait aussi de leur bien-être matériel, consacrant sa semaine à trouver du travail pour ceux qui en manquaient, tâchant surtout de les placer chez des maîtres, des patrons chrétiens. Et le dimanche il voyait tous ces jeunes apprentis qui avaient laborieusement travaillé toute la semaine accourir près de celui qu'ils appelaient leur Père, leur Providence et écouter avidement sa parole. D. Bosco, toujours simple et modeste, se faisait tout à tous, il savait alterner, on ne peut mieux, les exercices de piété et les amusements. Au besoin il avait toujours quelque histoire intéressante dont la conclusion renfermait surtout une morale pratique bien adaptée à son auditoire, et c'était plaisir de voir tous ces enfants charmés ac-

cueillir les leçons qu'il ne cessait de leur donner même dans les plus bruyantes récréations. Aussi quand arrivait le soir, ce n'était qu'avec regret qu'ils se séparaient, et il n'oubliaient jamais de se donner rendez-vous pour le dimanche suivant.

Est-il besoin d'ajouter que l'Œuvre si bien commencée eut, comme toutes les œuvres où l'on reconnaît la main de Dieu, à passer par de rudes épreuves. Nos lecteurs se rappellent combien de fois Don Bosco aurait pu hésiter et même s'arrêter en chemin s'il avait voulu suivre les conseils de ses meilleurs amis qui n'auguraient rien de bon de son entreprise et la taxaient d'utopie. Il ne les écouta pas, rempli de confiance en Dieu, et il triompha de tous les obstacles que l'esprit du mal, par permission de la Providence, avait semés sous ses pas. Et même lorsque deux prêtres distingués du clergé de Turin, émus de compassion et absolument convaincus que notre bon Père avait perdu le libre usage de ses facultés mentales, lui proposèrent une promenade qui n'avait d'autre but que de le conduire dans un asile d'aliénés et de l'y faire enfermer, il sut éviter le piège qui lui était tendu et déjouer par sa simplicité de bon aloi les plus habiles machinations de la malice humaine. Tous ces faits merveilleux qui fourmillent dans l'histoire du serviteur de Dieu concourent à prouver que son œuvre répondait aux besoins des temps actuels. A ces enfants travaillant gaiement pendant toute la semaine pour satisfaire à la loi imposée par Dieu dès le premier jour, il ne faisait pas, le dimanche, de longues instructions qui leur auraient été fastidieuses. Il voulait que la chapelle leur plaise et il faisait en sorte de les intéresser soit par les cérémonies toujours faites avec onction, soit par les entretiens sous forme de sermon ou de catéchisme qu'il entremêlait toujours d'histoires instructives.



La vie des pauvres lépreux de Contratacion

Lettre de Sœur Maria Medicina au Rév. Père D. Rua).

Contratacion, février 1903.

TRÈS VÉNÉRÉ ET BIEN AIMÉ PÈRE,

Je crois vous faire plaisir en vous envoyant cette lettre qui vous donnera de nos nouvelles et de celles des chers lépreux du lazaret.

Je commence par vous dire combien nous semble étrange et pénible ce long silence de plus de six mois pendant lesquels nous n'avons rien reçu de nos vénérés Supérieurs et Supérieures. Nous avions beau nous dire que ce silence nous devions l'attribuer aux grandes difficultés de communication entre eux et nous, ainsi qu'à l'immense distance qui nous sépare les uns des autres (1); cela n'empêchait pas que plus d'une fois nous nous sommes attristées à la pensée que quelque malheur avait pu frapper nos chers Supérieurs.

La santé en général est assez bonne; il n'y a pas de maladie grave, mais les indispositions sont fréquentes par suite du climat malsain, et peut-être aussi de la nourriture peu substantielle. Il nous faut par exemple conserver la viande depuis le dimanche jusqu'au samedi suivant et même quelquefois plus longtemps encore et il arrive que dès le mercredi elle n'a plus aucun goût.

Mais ce qui nous contriste beaucoup plus, c'est de voir les pauvres malades qui avec la terrible lèpre sont encore en proie à d'autres maladies ajoutant à leurs atroces souffrances, comme les rhumatismes

(1) Ce n'est, hélas! que trop vrai. Cette lettre que nous reproduisons fut écrite et expédiée en février et elle n'est parvenue à son destinataire que le 18 Août dernier.

qui proviennent de la grande humidité du terrain, la phtisie, le catarrhe, et une prodigieuse faiblesse que l'on éprouve sous ce climat, et que les infirmes ressentent encore plus vivement. Vous pouvez, bien cher Père, vous imaginer ce que nous avons à souffrir surtout en ces jours si funestes pour la Colombie! Je ne crois pas hors de propos de vous dire que 25 livres de *yuca* coûtent 15 *pesos*: plutôt à Dieu que ce légume fût bon, mais la plupart du temps une moitié est pleine de vers, l'autre moitié n'est que de l'écorce. Le riz coûte 3 *pesos* la livre, le sel 10 *pesos* et même plus; le bois se paye très cher, la farine atteint un prix fabuleux, de telle sorte que ces pauvres lépreux ne savent plus quelle saveur peut avoir un petit morceau de pain. La percale qui en Italie revient à 0,60 centimes le mètre, coûte dix francs la *vara*, c'est-à-dire, à peine 0,80 centimètres.

Je n'en finirais pas si je voulais vous donner tous les détails sur toutes choses. Les malades reçoivent par semaine 10 *pesos*. C'est énorme pour ceux qui doivent recueillir autant de dix *pesos* qu'il y a de lépreux, mais c'est peu pour ceux-ci car cet argent leur est à peine suffisant pour les quatre premiers jours de la semaine. Remarquez qu'avec cette somme ils réussissent à s'approvisionner de légumes, de sel et d'eau potable, mais ils ne peuvent acheter ni viande ni fromage. Comment font-ils, les autres jours? que mangent-ils? S'ils ont la bonne fortune de trouver quelqu'un qui leur fasse l'aumône, ils peuvent manger; autrement, ils attendent ce que nous leur distribuons, et ne pouvant par suite de ce jeûne forcé de trois jours se tenir sur les pieds, ils se couchent; nous avons constaté que tous se sentent plus gravement atteints du jeudi au dimanche.

Il est arrivé plus d'une fois qu'en nous rendant le soir pour les visiter, nous en avons trouvé plusieurs qui n'avaient encore rien mangé depuis la veille; les uns se lamentaient, d'autres montraient une résignation qui nous faisait mal à voir, Qui donc ne se sentirait pas ému devant un tel spectacle?

Une autre triste conséquence de la grande cherté de tous les objets comme de toutes les denrées, c'est que les plus pauvres lépreux ne peuvent pas se fournir de savon qui est d'un prix exorbitant et alors ils ne lavent pas leur linge, et alors l'infection qui provient de leur affreuse maladie devient encore plus forte; il faut s'armer de courage pour surmonter sa répugnance quand on s'approche d'eux.

Oh! si nous avions un hospital organisé comme ceux d'Europe, ces chers malades pourraient se croire en paradis, tandis qu'ici ils vivent dans des masures, de misérables huttes, des taudis dont ne voudraient pas les chiens. Je n'exagère pas, croyez-le, en disant ces choses: ce n'est malheureusement que trop vrai.

Nous avons actuellement de 180 à 200 malades; quant aux autres il y en a qui sont allés mendier, d'autres vont visiter des parents dans l'espérance d'obtenir quelques secours. Les plus riches se sont dirigés vers l'autre lazaret au climat plus sain, à la température plus chaude; le froid en effet leur est fatal et bien que à Contratacion il ne fasse ni trop froid ni trop chaud et que ce soit pour ainsi dire un éternel printemps, les pauvres lépreux tremblent toujours de fièvre et de froid.

Permettez-moi, très cher Père, d'attirer votre attention sur un autre sujet. Il y a ici, à Contratacion environ deux cents enfants et jeunes filles, pour la plupart appartenant à des familles de malades. Elles jouissent de la plus grande liberté, car, ou bien elles sont complètement orphelines et personne ne s'occupe d'elles, ou elles ont bien des parents, mais ceux-ci trop pauvres et trop ignorants n'exercent pas sur leurs enfants une bonne et assidue surveillance. Parfois il arrive que les parents, les maîtres et même les voisins, demandent aux enfants qui fréquentent le patronage, si les Sœurs leur donnent à manger et ce qu'elles-mêmes gagnent en venant chez nous aux jours de fête. Beaucoup d'entre elles ne se laissent pas troubler par ces questions insidieuses et conservent un excellent esprit, mais, hélas! quelques unes prêtent l'oreille à ces discours subversifs et ne reviennent plus au Patronage. Si nous avions quelque chose à leur distribuer, au moins aux plus petites, nous pourrions faire à toutes un immense bien, car nous avons déjà souvent remarqué qu'en leur donnant un mouchoir ou tout autre objet utile, les parents continuent à nous les envoyer pendant quelques mois pour ensuite nous les enlever. Oh! si nous possédions un vestiaire, du linge, quelques douces, des fruits, du pain, et si nous en faisons la

distribution, nous sommes assurées que nous pourrions faire beaucoup plus que nous n'avons fait jusqu'ici.

Le vénéré D. Albéra, lors de sa bonne visite, fut témoin de la docilité et de la bonne volonté des enfants de Contratacion. Le Patronage n'est qu'une grande cour sans aucun abri contre la pluie ou le soleil, de sorte que lorsqu'il pleut, les pauvres enfants sont obligées de courir en toute hâte à leurs tases ou de rester dans un corridor si étroit qu'il n'en peut y entrer qu'une très petite partie. Nous sommes tout étonnées que malgré ces inconvenients et bien d'autres elles viennent à l'Oratoire si nombreuses. Beaucoup d'entre elles n'ont d'autre vêtement que celui qu'elles portent; elles le lavent et nettoient lorsqu'elles parviennent à s'en faire prêter un autre pour quelques instants. Lorsqu'elles le peuvent pas, elles sont condamnées à se mettre sur leur misérable lit en attendant que leur robe soit entièrement sèche. Il y a beau temps que tout ce que nous avons reçu d'ici et de là a été distribué, et actuellement nous n'avons plus rien!

Vous ne sauriez vous imaginer, très vénéré Père, à quels périls sont exposées ici ces enfants et ce qu'elles ont à souffrir pour se conserver bonnes et pieuses! Que de larmes nous avons souvent versées en pensant que des enfants de 12 et 14 ans vivent en contact perpétuel avec le mal! Et pour les arracher aux nombreux dangers qui les entourent il faudrait qu'on puisse les retirer du milieu dans lequel elles se trouvent, leur donner un gîte assuré où l'on pourrait s'occuper d'elles plus constamment et plus efficacement et où elles pourraient plus tard devenir de dévouées infirmières.

Puissent ces quelques lignes être publiées, dans l'espérance qu'une bonne âme sera émue de pitié en voyant le triste état de ces chères enfants et vienne à leur aide! Une pensée me console et m'encourage; c'est que le Seigneur inspirera à quelque généreux ami des lépreux le désir de sauver ces pauvres créatures.

Veillez, bien cher Père, nous accorder le secours de vos ferventes prières. La bonne volonté ne nous manque pas; obtenez-nous l'énergie et le véritable esprit de sacrifice.

Que Dieu exauce les prières que nous faisons chaque jour pour vous, bien vénéré Supérieurs Permettez-moi de vous offrir mes très humbles hommages, ceux de nos chères sœurs, des malades et des enfants de l'Oratoire et croyez-moi

Votre très obéissante Fille en Jésus et Marie
Sœur M. A. MEDICINA
filie de Marie Auxiliatrice.

COLOMBIE



Un second voyage

de Don Rabagliati au lazaret départemental d'Antiochia

(Lettre de D. Evasio Rabagliati)



III.

La pose de la première pierre du lazaret départemental d'Antioquia.

Vive Marie Auxiliatrice
Medellin (Colombie) 25 Mai 1903.

TRÈS VÉNÉRÉ PÈRE,

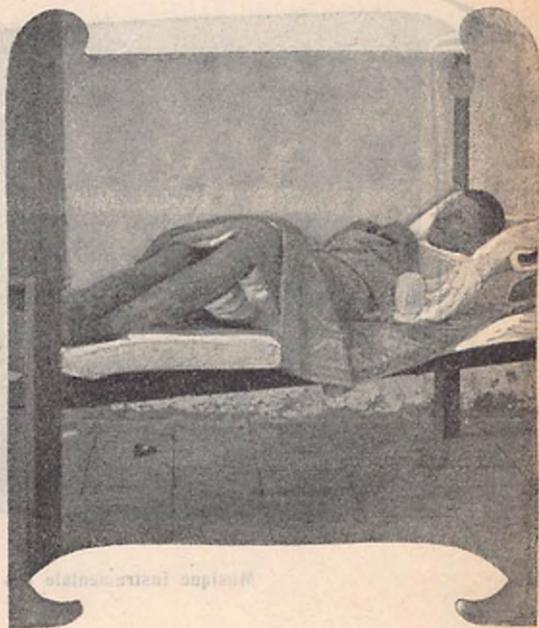
C'est enfin hier, qu'après plus de six mois de voyages, de fatigues et d'incertitudes, nous avons pu bénir la première pierre du premier lazaret départemental de cette pauvre Colombie.

La cérémonie en fut très solennelle: Mgr l'Archevêque voulut la présider en personne et bénir la pierre dans sa cathédrale. Un nombreux clergé l'entourait et l'élite de la cité remplissait le vaste édifice. Auprès du trône archiépiscopal se tenait à une place réservée le Gouverneur de la province d'Antioquia, le général Pompillio Gutierrez, qui s'est tant illustré pendant la terrible guerre dite *des 37 mois!* Dans la nef avaient pris place les membres de la Junte centrale des lazarets dont je vous entretenais dans ma précédente lettre ainsi que ceux qui avaient bien voulu leur prêter un dévoué concours dans les premières entreprises.

A l'heure fixée pour la cérémonie, une heure de l'après-midi, je montai en chaire, après avoir demandé à Sa Grandeur sa bénédiction et je fis la conférence annoncée. Les deux lépreux de l'ancien Testament m'en fournirent le sujet. Naaman, le chef de l'armée Syrienne, *vir fortis et dives, sed leprosus*, a abandonné sur les conseils d'une esclave israélite, sa patrie, son palais, sa famille, toutes ses aises, et il passe de la Syrie en Samarie pour y rencontrer le prophète Elisée et lui demander de le guérir en lui offrant les riches trésors qu'il a apportés avec lui. La Colombie, elle aussi, est *fortis et dives*, elle est *leprosa*, mais jusqu'ici elle n'a pas daigné écouter les conseils qu'on lui a donnés depuis des années pour tâcher de sauver ceux qui sont sains et pour rendre moins pénible la situation de ceux qui sont en proie au terrible fléau. Aussi est-elle bien malade! De fait en ces dernières années

les progrès faits par la lèpre sont épouvantables, et personne ne les peut ignorer. Dans l'espace d'un siècle, le chiffre de 92 lépreux qui se trouvaient en Colombie est monté jusqu'à trente mille. Il n'y avait à Antioquia qu'un seul lépreux en 1850; on les compte aujourd'hui par centaines. Le Cauca, cette autre province limitrophe, ne se connaissait pas de malades, et ils sont actuellement plus de 5000. Je ne parle pas de Santander où le chiffre des seuls lépreux dépasse 20000. Ayant ainsi tracé à grandes lignes le sinistre tableau que présentait la pauvre Colombie aux prises avec la lèpre, j'en vins à l'époque actuelle et je m'exprimai à peu près en ces termes:

« Oui, Colombiens, et plus encore vous, Antio-



Lépreux dans l'hôpital du Lazaret de Agua de Dios.

quiens, vous êtes forts et riches, témoin les mines d'or et d'argent dont sont couvertes vos montagnes. la poudre d'or que roulent dans leurs flots vos immenses fleuves. Lorsque dans cinquante ans on écrira l'histoire d'Antioquia on pourra toujours dire que cette ville est riche, *dives*, parce que la lèpre ne pourra jamais contaminer ni ses monts ni ses fleuves. Mais, écoutez-moi, on ne pourra plus écrire qu'elle est forte, *fortis*, parce qu'elle sera lépreuse, et qu'une population, une génération de lépreux est fatalement condamnée à disparaître. Je vous le demande, mes amis, à quoi servira-t-il à vos neveux, dans 30 ou 40 ans, d'avoir d'impôr-

tantes factoreries s'ils ne peuvent plus les cultiver? Que leur importera de posséder de riches et inépuisables mines, s'ils ne peuvent en extraire les produits, etc. etc? »

Je parlai ensuite de Job, l'autre lépreux de l'Ancien Testament. Sa patience est proverbiale. Il perdit en un seul jour son immense troupeau qui comptait des milliers et des milliers de chameaux, de juments, de bœufs et de brebis; ses maisons furent consumées par le feu du ciel; toute sa descendance, sept fils et sept filles, fut ensevelie sous les ruines, et cependant Job ne laissa pas échapper une seule plainte, il ne versa pas une seule larme: tombant à terre il adora le Seigneur. Puis il dit: «J'étais

Il en faut chercher l'explication dans cet *ulcère horrible* qui le ronge des pieds à la tête. D'après l'interprétation de plusieurs saints Pères, cet affreux ulcère n'était autre que la lèpre, la plus infectieuse des lèpres, puisque personne ne pouvait s'approcher à cause de l'odeur répugnante qui s'exhalait de sa personne. Et le pauvre Job, chassé de partout, dut fuir, obéissant ainsi le premier à la terrible loi qui condamnait les lépreux à vivre seuls, loin de tous les autres humains.

» Mais, continuai-je, pourquoi vous ai-je raconté ce fait? Afin de vous donner une idée de ce que souffraient, de ce que souffrent de tout temps les lépreux. Croyez-moi: seul le lépreux est à même



Musique instrumentale des lépreux d'Agua de Dios — Colombie.

arrivé nu sur la terre, je m'en retournerai nu. Le Seigneur m'avait donné toutes choses, il me les a ôtées; que son saint nom soit béni! Quelle patience admirable!

Et bien! qui le croirait? Quelques jours se passent et Job est soumis à une autre épreuve. Satan, par la permission de Dieu, le couvre d'un ulcère affreux, et Job n'en peut plus; il se sent accablé. Il s'était vu sans enfants, sans fortune, complètement abandonné et néanmoins il avait accepté la main qui le frappait, il l'avait bénie. Et voilà que cette fois il exhale des plaintes douloureuses. Comment donc ce cœur jusque là si tendre, fermé à tout ressentiment, à toute colère, devient-il un volcan d'où jaillissent les lamentations et les imprécations les plus désespérées?

de savoir combien son mal est douloureux, surtout dans ses atroces conséquences. Il y a onze ans que je suis au milieu d'eux; je les ai examinés, je les ai interrogés; j'ai tenté plusieurs fois de jeter la sonde dans ces cœurs pour mesurer l'abîme de leurs peines et je n'ai pu réussir, car c'est un abîme sans fond. Et si les lépreux de Contratacion, d'Agua de Dios souffrent tant, malgré les secours qui leur viennent de la religion, que dire de tous ces malheureux, encore plus nombreux, qui vivent loin des lazarets? »

Il faut bien l'avouer, très vénéré Père: la lèpre n'est pas seulement l'ennemie du corps mais aussi de l'âme; elle couvre l'un de plaies horribles et dégoûtantes, elle remplit l'autre de passions et de vices qui croissent chaque jour et qu'ils traînent

jusqu'à la tombe, si la Religion ne vient pas y apporter un remède efficace. Pour moi je tiens comme certain que le lépreux qui est enfermé dans un lazaret, y vit bien et meurt saintement; au contraire le malade qui n'a pas cette bonne fortune mène une vie déréglée et meurt pitoyablement. Aussi, comme il se fait grandement sentir en Colombie le besoin de ces lazarets départementaux qui, tout en étant une garantie de salut pour cette pauvre République, assureront également la rédemption morale et matérielle de milliers et de milliers de malheureux ! Y réussira-t-on ? Dieu le sait !

Aussitôt après la conférence Mgr l'archevêque. bénit solennellement la première pierre; puis on procéda à la fondation de la *banque des lépreux Antioquiens*. Le chiffre des actions prises en ce moment et les jours suivants s'est élevé rapidement et j'espère parvenir à une somme satisfaisante. Je reste ici jusque après la fête de Saint Louis, fin juin et je reprendrai alors mes courses. Je prévois que je serai à Bogota vers la fin de l'année à moins que je ne me dirige sur Popayan (Cauca) ou Santander où les Autorités me réclament.

Bénissez-moi, vénéré Père, et croyez-moi toujours

Votre enfant très dévoué
EVASIO RABAGLIATI.

IV.

Une consolante nouvelle.

Medellin, 30 juin 1903.

TRÈS VÉNÉRÉ PÈRE DON RUA,

Ainsi que je vous l'écrivais dernièrement, c'est le 24 mai, en la solennité de Marie Auxiliatrice que l'archevêque de Medellín bénit lui-même dans sa cathédrale et en présence d'un grand concours de fidèles la première pierre du lazaret départemental qui doit s'élever à une lieue et demie de la ville. On avait décidé de commencer immédiatement les travaux, mais on se trouva subitement en face d'une grave difficulté. Le terrain projeté pour la construction n'était pas suffisant et il fallait trouver moyen de l'agrandir. On envoya sur les lieux deux membres de la Junte avec pleins pouvoirs d'acheter un terrain limitrophe, d'une contenance de quatre *cuadras* carrés. La chose paraissait aisée; les difficultés abondèrent. Tous les propriétaires des terrains convoités s'arrangèrent entre eux pour ne vendre à aucun prix, ne voulant pas entendre parler des lépreux. C'est alors que l'Autorité fit comprendre qu'il s'agissait de l'utilité publique et qu'elle aurait exproprié le terrain le plus convenable. Moyen efficace ! Tous s'offrirent

immédiatement à céder leur terrain, mais Dieu sait quel prix ils en demandaient. Le premier ne demandait pas moins de cent mille *pesos* pour chaque *cuadra*, c'est à dire pour un terrain d'un peu plus de quatre cents mètres carrés. Un second réclamait 600 écus en or; un troisième voulait de son terrain un prix exorbitant. L'Autorité intervint une seconde fois, elle menaça d'envoyer des experts pour son compte si on ne voulait pas être plus réservé dans les offres. Le premier consentit alors à céder pour 100000 *pesos* les quatre *cuadras* qui lui



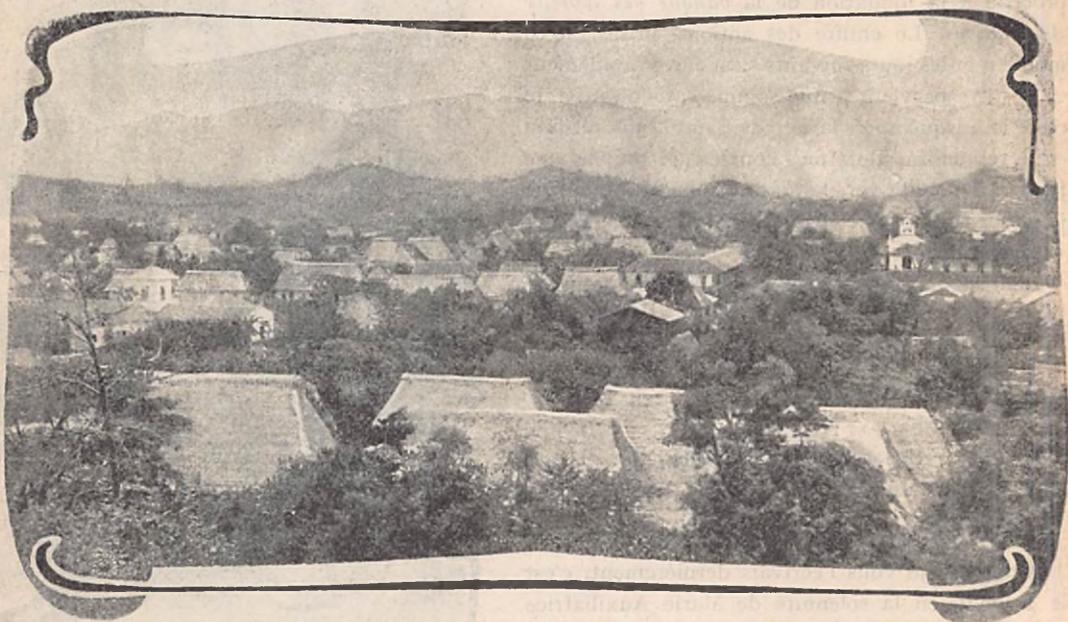
Une famille de lépreux.

appartenaient et dont nous avons besoin. Sa proposition fut acceptée, malgré la trop grande élévation du prix. On prit jour pour signer les actes de vente, mais le propriétaire ne se présenta pas, se contentant de fixer un autre jour, puis un troisième. Il finit par faire dire qu'il ne voulait plus vendre à aucun prix. On chercha à découvrir le mystère et on trouva que les habitants du pays sur lequel était placé le terrain du futur lazaret lui avaient fait je ne sais quelles menaces au cas où il conclurait la vente. Il eut peur, et de là, d'abord l'indécision, puis le refus. Les Autorités s'entremirent pour la troisième fois, et finalement, Dieu le voulant, on put arriver à un accommodement.

c'est à dire, en payant les 10000 *pesos* stipulés. Dès le lendemain, l'entrepreneur avec ses ouvriers, avait tracé les lignes principales du gros œuvre qui occupera une superficie de 400 mètres carrés, sans compter les bâtiments auxiliaires qui s'étendront sur une cour de 300 m. c. Il n'y a que quelques jours je suis allé avec Mgr l'archevêque visiter les travaux, et on a donné ordre de porter le chiffre des ouvriers à cent, et même, s'il le faut, à deux cents.

« Vous pouvez partir quand vous voudrez, me disait l'archevêque, lorsque nous retournions à Medellín; je suis maintenant sûr que le lazaret sera

autres milliers de *pesos*; de plus l'administration supérieure de la Province nous accorda 100.000 *pesos* pour le terrain acheté; le tout nous donnait un total de 1.914.220 *pesos*. Hélas! rappelez-vous, quelle infime valeur a cette monnaie! Avant la guerre, on aurait pu avec cette somme, construire un lazaret vraiment grandiose, mais cela ne sera pas suffisant actuellement. J'avais encore résolu de visiter les provinces de ce dernier département et de recueillir là les trois millions que les architectes estiment nécessaires pour mener l'œuvre à bonne fin, lorsque j'eus l'agréable surprise de recevoir de Bogotà un décret législatif en date du



Côté central du Lazaret de Agua de Dios — Colombie.

construit: partez donc tranquillement. » C'est qu'en effet je lui avais plusieurs fois manifesté le désir de me rendre dans la province voisine du Cauca pour y jeter les bases d'un nouvel établissement. Mais..... où trouver l'argent pour mener à terme une œuvre si coûteuse? Et bien! voici: la province du Sud-Ouest que je visitai en Décembre et janvier derniers y a concouru pour la somme de 310000 *pesos*, celle du Sud visitée en février et mars, pour 978000; la ville de Medellín à elle seule est intervenue pour 351,220 *pesos*; une loi appelée ici mortuaire, qui renferme les donations entre vifs et dont les revenus sont attribués par le gouvernement de la République au bénéfice des lépreux, nous donna, en huit mois seulement, 175000 *pesos* et elle continuera à produire chaque mois plusieurs

6 Avril 1903, signé du Président de la République ainsi que de tous les ministres. Quelle révélation pour moi! jugez-en.

Le décret a vingt-huit articles: en voici les principaux.

Après quelques considérants sur l'énorme développement de la lèpre en Colombie et la nécessité de sauver à tout prix cette pauvre nation rongée par le chancre de la lèpre, on trouve ces articles:

I. — Est obligatoire dans chaque département de la République la construction d'un lazaret dans lequel on recueillera tous les lépreux qui se trouvent dans ce même département.

II. — Il appartiendra à chaque Gouverneur de prendre toutes les dispositions nécessaires pour qu'une fois les informations scientifiques faites,

on se mette rapidement à l'œuvre, de telle sorte qu'au plus tard après trois ans, *tous les lazarets soient complètement installés et que tous les lépreux y soient recueillis.*

III. — Tandis que se fera l'installation des lazarets départementaux, les Gouverneurs prendront toutes mesures pour éviter la diffusion de la lèpre.

IV. — Le Gouvernement central tiendra à ce que ce décret soit rigoureusement exécuté, et toutes les dépenses à ce sujet seront considérées comme aussi urgentes et aussi nécessaires que les traitements des employés publics.

V. — Le département qui, au bout de trois ans et sans motifs sérieux, n'aurait pas construit son lazaret, perdra par la-même ses droits au produit de la loi 113, (loi mortuaire), et ce produit sera intégralement envoyé à Bogota pour y être réparti entre les lazarets plus nombreux et plus besogneux.

VI. — Le gouvernement de Bogotà se réserve la suprême inspection de tous les lazarets, à l'effet de leur donner une organisation uniforme. D'accord avec le personnel chargé de chacun des lazarets, il pourra introduire toutes réformes qu'il jugera nécessaires ou convenables.

VII. — Dans chaque département, les Gouverneurs nommeront une junta de bienfaisance, composée des hommes les plus honorables et les plus compétents pour gérer les fonds nécessaires à la construction et à l'entretien des lazarets.

Tous les autres articles enfermés dans le décret visaient les obligations et les droits de cette Junta de bienfaisance. Ainsi donc la fameuse loi 113 ne sera plus fraudée comme autrefois, car le public ignorait où s'en était allé depuis 1890, l'argent destiné à l'œuvre des lépreux.

J'eus quelques jours après une autre surprise non moins agréable. Le 20 mars courant, le Congrès de la République, composé des deux chambres du Sénat et des Députés, se réunissait à Bogota en session extraordinaire ordonnée par le Président. Le 25 je recevais du Secrétaire du Congrès ce télégramme: « Comme l'un des projets soumis par Son Excellence M. le Président au Congrès concerne les lépreux, et qu'il sera discuté d'ici peu, nous jugeons que votre présence est nécessaire à Bogotà. Nous croyons que vous pourriez obtenir beaucoup en faveur des lépreux et des lazarets, car les Congressistes sont très disposés à tout accorder pour le bien public. »

Le 28, je recevais un nouveau télégramme signé du Président lui-même et me confirmant le premier. Il m'invitait à me hâter et à me rendre au Congrès

le plus tôt possible. Je partirai donc d'ici trois ou quatre jours et j'espère être à Bogotà dans la seconde moitié de Juillet, bien résolu à tout pour faire triompher la cause des chers lépreux de la Colombie, depuis trop longtemps absolument négligés, complètement oubliés. Priez, bien aimé Père, et faites prier dans ce but. Le 27 mars, S.S. Léon XIII envoyait sa paternelle bénédiction aux lépreux de la Colombie et aux Salésiens qui en prennent soin. Donnez-nous aussi la vôtre; le Seigneur fera le reste. Bénissez tout particulièrement celui qui se dit en N. S.

Votre très humble enfant

Don EVASIO RABAGLIATI.

A V I S :

Nous nous faisons un devoir d'avertir les Coopérateurs Salésiens que personne n'est autorisé à quêter au nom de la Pieuse Société salésienne et nous ne pouvons reconnaître comme nôtres des Œuvres d'anciens élèves ou d'autre genre que l'on nous dit être actuellement fondées, particulièrement en France et qui se couvrent du nom vénéré de Don Bosco.

Nous prévenons aussi les personnes charitables qui voudraient nous remettre des offrandes pour la Maison Mère ou pour les Oratoires français actuellement en pays étranger qu'elles peuvent pour plus de facilité les adresser à la Revue L'Echo de Fourvière, Place Bellecour 26, Lyon, qui se charge de nous les transmettre. Nous sommes heureux d'offrir ici à l'aimable et intéressant Echo de Fourvière avec nos vœux de bonne année, nos religieux sentiments de reconnaissance pour le précieux concours et le zèle dévoué qu'il apporte à l'œuvre salésienne.



LE CULTE DE * * * * *

MARIE AUXILIATRICE

Continuant la chronique du Culte rendu partout à Marie Auxiliatrice, nous devons faire tout spécialement mention des fêtes grandioses qui se sont célébrées à Sucre, capitale de la Bolivie. Le récit complet en a été imprimé dans un élégant opuscule commémoratif de ces solennités, et c'est avec joie que nous avons placé cet intéressant volume dans les Archives du Sanctuaire de Marie Auxiliatrice. Nous nous permettons d'en donner ici un faible résumé. L'importante solennité eut lieu le 7 juin, et l'on choisit cette date pour la faire coïncider avec l'inauguration de la nouvelle façade de l'église annexée à l'Oratoire salésien, de ses deux tours et de six cloches, en même temps que de la bénédiction du nouveau bâtiment construit pour les écoles professionnelles. Pendant une neuvaine préparatoire, les orateurs les plus remarquables de la ville tinrent à honneur de célébrer les gloires de Marie. La Conférence aux Coopérateurs salésiens produisit un véritable enthousiasme: Son Exc. Mgr. Taborga, le zélé archevêque de Sucre qui saisit toutes les occasions où il peut témoigner aux enfants de D. Bosco sa paternelle affection, voulut présider lui-même toutes les cérémonies. Comment retracer la grande émotion qui s'empara de tout le peuple lorsque l'Archevêque posa sur la tête d'une magnifique statue toute neuve de Marie Auxiliatrice la couronne d'or couverte de diamants et de pierres précieuses? Comment décrire cette belle procession à laquelle plus de dix mille personnes prirent part? Les journaux de la ville qui ont tous parlé de ces fêtes étaient unanimes à déclarer qu'une semblable démonstration en l'honneur de la T. S. Vierge ne s'était jamais vue dans la capitale de la Bolivie.

Terminons en disant que, depuis ce jour, plusieurs fabriques et usines, un grand nombre

de maisons de commerce et de magasins ont pris comme titre et enseigne: À Marie Auxiliatrice.

* * *

Si nous passons aux *Antilles*, nous constatons que dans l'île de la *Jamaïque*, la solennité du Couronnement de Marie Auxiliatrice s'est accomplie avec la plus grande pompe. Ne voulant pas nous répéter dans la description de ces magnifiques fêtes nous tenons cependant à reproduire ces lignes par lesquelles un de nos confrères traduisait ses sentiments au lendemain de ce triomphe: « Oh! qui me donnera donc encore la douce consolation de vous revoir, chère Madone de D. Bosco, dans le Sanctuaire où vous avez reçu la Couronne d'or! Je vous vois dans mes songes, et lorsque au plus profond de la nuit la mer me fait entendre le murmure confus de ses flots, je m'imagine que ces voix ne sont que l'écho des chants et des prières lointaines qui se répètent à vos pieds dans le Sanctuaire du Valdocco..... Oui, ô notre Reine couronnée, je vous vois poser vos pieds immaculés sur la perle des Antilles et étendre vos bras sur les deux Amériques, les rapprochant dans un baiser d'amour maternel; je vous vois resplendir et briller sur cent et cent autels du nouveau monde, comme un gage des célestes faveurs; je vous vois bénir ces vaisseaux qui transportent en Amérique les pauvres fils de D. Bosco..... »

Et ce n'est que trop exact. La dévotion à Marie Auxiliatrice a opéré des prodiges dans les Républiques américaines. Partout elle a inspiré la plus tendre piété, elle a construit des églises, des chapelles, des monuments; elle a élevé des autels, suscité des collèges, des oratoires, elle a porté les peuples à la pratique de la prière et aux joies si suaves des divines et immortelles espérances. Que Dieu soit béni! Le passé est le sûr garant de l'avenir, et le culte de Marie Auxiliatrice ne fera que se développer de plus en plus pour le salut du monde.

Grâces et faveurs obtenues par l'intercession de Notre-Dame Auxiliatrice

Le 25 décembre 1901, deux pauvres femmes venaient me trouver. Elles étaient la mère et la tante d'une jeune fille de dix-sept ans, atteinte du terrible mal de l'épilepsie. Elles me prièrent d'envoyer leur offrande à Don Rua et de lui demander de commencer une Neuvaine devant l'Image de Marie Auxiliatrice et de célébrer une Messe à l'autel de la Vierge. Je leur remis une médaille de la Madone et je les invitai à la suspendre au cou de l'infortunée malade, ce qu'elles firent, aussitôt rentrées chez elles. O Vierge miraculeuse! Le 29 décembre de l'année dernière, ces femmes revenaient me trouver, mais cette fois la tristesse avait fait place sur leur visage à une grande joie. Elles m'annonçaient en effet que la jeune fille n'avait plus ressenti une seule attaque de l'affreux mal. Bénie et honorée soit toujours la chère Madone de Don Bosco!

Santa Vittoria d'Alba, 26 mars 1903.

P. J. T.

Notre petite fille, âgée de cinq ans, fut frappée au mois de mai dernier d'une cruelle diphtérie qui la conduisit en quelques jours à la dernière extrémité.

Le médecin qui l'avait soignée déclara un soir, qu'elle n'avait plus que quelques heures à vivre. Nous étions au quinze mai, au moment même où se célébraient à Turin les grandes solennités du Couronnement de Marie Auxiliatrice. Nous recourûmes à la Madone avec une confiance immense, lui promettant une offrande si elle nous obtenait la guérison de notre enfant. Nous étions tous réunis auprès du lit de la chère malade qui se débattait dans l'étreinte du mal, lorsque vers onze heures nous la vîmes s'endormir paisiblement. Deux heures après elle se réveillait, sans aucune souffrance, sans aucune oppression; la respiration était redevenue très normale. Lorsque le médecin se présenta le matin, il dut constater la disparition du mal. Depuis ce jour, notre chère petite fille n'a fait que revenir progressivement à son état de santé jusque là très florissant. Nous sommes heureux de témoigner ici à Marie Auxiliatrice notre inaltérable reconnaissance et de vous envoyer l'offrande promise.

Véronne, 19 juin 1903.

B. J. D. G.

Ma mère était gravement malade; Notre Dame Auxiliatrice l'a guérie. J'ai promis de faire publier cette grâce dans votre *Bulletin* afin que d'autres aussi aient recours à cette bonne Mère dans les moments difficiles de leur vie.

Ci-joint un mandat-poste de vingt francs pour vos orphelins.

Smyrne, 21 novembre 1903.

X.

* *
*

Je vous envoie un mandat d'une piastre cinquante pour vos œuvres en reconnaissance à Notre Dame Auxiliatrice d'une faveur obtenue par son intercession.

Pointe aux Trembles (Canada), 7 novembre 1903.

J. B. M.

* *
*

Je vous envoie ci-joint un mandat de dix francs au nom d'un brave homme pour une grâce obtenue aussitôt que demandée à Notre Dame Auxiliatrice par l'intercession de Don Bosco.

Pleugriffet, novembre 1903.

M. G.

* *
*

Je viens vous prier d'insérer dans le *Bulletin* toute ma reconnaissance pour une grande faveur que Marie Auxiliatrice m'a accordée. Je remercie vivement cette bonne Mère et j'espère qu'elle me continuera sa maternelle protection.

Nus, 20 novembre 1902.

T. S.

* *
*

Les personnes énumérées dans la liste suivante déclarent devoir à Marie Auxiliatrice, honorée dans le sanctuaire du Valdocco, Turin, de la reconnaissance pour des faveurs qu'elles ont obtenues à la suite de prières, aumônes, sacrifices de la Messe, etc.

La famille Barlotta-Guarino, pour la guérison inespérée d'une jeune fille, *Syracuse*. — Françoise Tailla, 20 fr. pour une grâce obtenue, *Ali-Marina (Sicile)*. — Marie Merighi, 5 fr. pour grâce, *Padoue*.

CHRONIQUE SALÉSIENNE

TURIN

Cérémonie des adieux de nos Missionnaires

C'était le dernier dimanche de novembre. Dans le Sanctuaire de Marie Auxiliatrice une assistance très nombreuse de fidèles voyait se renouveler ce spectacle réconfortant, émouvant, que Turin contemple depuis 30 ans déjà, d'une cinquantaine de prêtres, coadjuteurs et Sœurs de Marie Auxiliatrice, tous jeunes, pleins de force et de zèle apostolique, venant s'agenouiller devant l'autel de la Madone de Don Bosco et implorer la suprême bénédiction du Seigneur sur la Mission qui leur était confiée. Les vèpres chantées solennellement venaient de prendre fin lorsque nous voyons apparaître dans la chaire Monseigneur Cagliero, évêque titulaire de Magida et Vicaire Apostolique de la Patagonie. C'était bien à lui qu'il convenait en cet instant imposant de narrer le magnifique développement des missions salésiennes. Qui donc pouvait mieux le décrire que cet ouvrier de la première heure? Tout d'abord il expose comment D. Bosco lui confia le soin de conduire tout là-bas la première expédition. Puis développant ce texte de la Sainte Écriture: *Rogate Dominum messis ut mittat operarios in messem suam; messis quidem multa, operarii autem pauci*, il montre l'insuffisance des missionnaires. C'est qu'en effet dans un Vicariat Apostolique grand comme la France et l'Espagne réunies il ne comptait que quelques prêtres seulement, alors que les habitants se chiffrent par milliers de milliers, par millions même.

« Eh bien, soyons fiers et heureux car les dix premiers missionnaires envoyés par Don Bosco et qui s'embarquaient avec moi, ont vu centupler leur nombre. Plus de 1200 religieux salésiens et 800 Sœurs de Marie Auxiliatrice travaillent en ce moment dans le champ du Seigneur. Hélas! la parole du divin Sauveur n'en reste pas moins vraie. Oui, les ouvriers sont peu nombreux. Vous qui m'écoutez si attentivement, bien chers enfants, laissez-moi vous dire que je compte sur vous. Quand en 1877 de retour pour la première fois d'Amérique, je parlais aux enfants qui occupaient alors ces mêmes bancs, j'ai vu des larmes couler, j'ai surpris quelque émotion, c'est que j'avais fait appel à leur générosité native.

Ils ont répondu à mon appel et beaucoup en ce moment travaillent avec ardeur dans les missions.

Vous aussi, j'en ai la ferme conviction, vous voudrez m'aider, et vous le ferez efficacement pour la gloire de Dieu et le salut des âmes. » L'éloquent apôtre fait passer sous les yeux de son auditoire le bien qui s'est déjà opéré au moyen de l'œuvre salésienne de Don Bosco dans la Cordillère des Andes, le Chimborazo, l'Argentine, la Terre de Feu et il fait un chaleureux appel à la charité en faveur de ces chers sauvages qui manquent absolument de tout.

Son Eminence le Cardinal Richelmy, archevêque de Turin qui avait gracieusement accepté l'invitation de venir bénir les heureux partants, donne lui-même la bénédiction solennelle du T. S. Sacrement et récite les prières liturgiques consacrées par le Rituel Romain. Il tient aussi à adresser quelques paroles de circonstance, à exprimer son adieu paternel. Il souhaite à tous les chers pionniers de l'Évangile un heureux voyage et surtout il leur recommande de se souvenir du jour de la touchante cérémonie: « Vous ne pouviez en effet, leur dit-il, choisir un meilleur jour que celui où nous commençons la neuvaine préparatoire à la belle fête de l'Immaculée Conception. Marie Auxiliatrice qui préside à toutes vos fêtes, la Vierge de Don Bosco, vous conduira à bon port là où Dieu vous veut et fera en sorte que tous vos actes soient heureux en fruits abondants et durables. »

Son Eminence procède ensuite à la bénédiction des Crucifix qu'il remet à chacun des Missionnaires, et nous assistons alors à une dernière cérémonie non la moins touchante. C'est qu'en effet tous les membres du Chapitre Supérieur, précédés de notre vénéré Supérieur Général Don Rua, s'avancent dans le chœur où sont rangés sur plusieurs files nos chers confrères et leur donnent l'accolade fraternelle. Comment décrire l'impression de cette scène intime! Les larmes coulent des yeux, l'émotion est à son comble. Et lorsque les nouveaux missionnaires quittent l'église et défilent à travers une triple et quadruple haie de personnes, il n'y a sur leur passage aucun sentiment de vaine curiosité, mais c'est bien la piété, l'affection, l'admiration qu'on lit sur tous les visages et qui traduisent les sentiments de tous les cœurs.

Nous ne terminerons pas ce compte-rendu sans dire que déjà à deux reprises différentes et d'après du tombeau de Don Bosco, deux autres expéditions de missionnaires salésiens s'étaient em-

barquées en septembre et octobre pour l'Amérique du Nord et pour les contrées de l'Orient. Nos chers Coopérateurs apprendront avec plaisir qu'un certain nombre de nos confrères français ont tenu à s'en aller là-bas dépenser leur zèle apostolique. Nous les recommandons à leurs chères prières et aussi à leur généreuse charité, les assurant du concours de leurs ferventes prières.

Vienne — Les Salésiens dans la Capitale de l'Autriche.
— On nous écrit : « A peine le Comité central a-t-il eu connaissance de notre arrivée qu'il s'est empressé de nous témoigner de toute manière sa bienveillance la plus cordiale. Son Excellence la Comtesse Jankowics qui consacre toute sa vie au service des pauvres et surtout des enfants abandonnés nous a envoyé sa carte de bienvenue et n'a pas voulu que la journée se terminât sans venir elle-même nous saluer. Dans la soirée elle tint à parler de nous à l'Archiduchesse Marie-Josèphe et elle sollicita même une audience qui fut fixée au lendemain. Il est impossible d'exprimer le contentement que Son Altesse Impériale manifesta à la pensée que les Salésiens étaient enfin arrivés. Elle reçut en audience spéciale le Représentant de Don Rua, notre bon Inspecteur, puis quelques uns d'entre nous. Elle s'informa de Don Rua et elle nous fit comprendre le bonheur qu'elle aurait à le voir à Vienne même.

» Notre maison encore toute petite est dès maintenant en pleine activité, et elle compte actuellement 50 internes et 100 demi-pensionnaires. Tout fait espérer que l'année prochaine, elle pourra recueillir 400 enfants. Que le Sacré-Cœur de Jésus nous vienne en aide et que Marie Auxiliatrice dont notre nouvel établissement porte le nom, nous garde sous sa maternelle protection ! »

UN COIN DE FRANCE EN ITALIE



Orphelinat St Joseph à Sampierdarena — Une visite aux orphelins de la Navarre — Une lettre-récit d'un des des petits orphelins.

Au retour de mon pèlerinage de Rome, ayant quelques instants disponibles, j'ai voulu m'arrêter à Sampierdarena pour faire une courte visite aux petits exilés de la Navarre. Je me suis donc rendu au n° 23 de la rue « Aurelio Saffi » tout près de la station du chemin de fer. J'ai été très aimablement reçu par M. l'économe de la maison, le directeur étant absent. Les enfants étaient en classe, mais on me dit qu'ils allaient bientôt en sortir. En attendant, M. l'économe me fit les honneurs de la maison. La position en est magnifique, située au pied d'une verdoyante colline, semée de belles villas de jolies maisonnettes, elle n'est qu'à dix minutes

de la mer. Le climat, assure-t-on, est toujours très doux comme dans toutes les villes du littoral de la Méditerranée. La maison est assez grande et comporte de beaux dortoirs dont tous les lits sont occupés. J'y ai vu aussi de belles salles de classe et d'étude, une jolie chapelle et des cours très spacieuses où les enfants peuvent prendre à leur aise leurs ébats aux heures de récréation. Pendant cette rapide visite, les enfants étaient sortis de classe et on venait de leur distribuer le goûter qu'ils faisaient disparaître avec un appétit bien réjouissant. Ayant appris que je venais de Frances, ils m'entourèrent aussitôt pour me saluer et me demander des nouvelles du pays. Je répondis de mon mieux à leurs nombreuses demandes et me chargeai de leurs petites commissions.

J'ai remarqué sur tous ces visages ouverts une franche gaieté, et ces fraîches figures épanouies témoignaient d'une bonne santé. La tenue de tout ce petit monde est parfaite.

On m'a assuré qu'ils sont très sages, qu'ils travaillent à merveille et que plusieurs d'entr'eux viendront en France à la fin de l'année scolaire pour subir les examens du certificat d'études. Ces bonnes informations me firent un bien grand plaisir. N'ayant qu'un temps très limité, j'ai dû me séparer de ces chers petits amis et je suis parti très heureux de ma visite dont je garde un doux souvenir.

*
**

Nos lecteurs nous permettront de mettre sous leurs yeux une petite relation, écrite par l'un des enfants de l'Oratoire de Sampierdarena et où il décrit avec naïveté et humour une promenade faite au célèbre sanctuaire *della Madonna della Guardia*, vénérée par toute la population de Gènes et des environs.

Pour éviter d'altérer le texte que nous reproduisons dans son intégrité, nous croyons nécessaire de donner quelques mots d'explication. L'histoire locale nous dit que le 29 août 1490, tandis que le Berger Benedetto Paretto, gardait son troupeau sur la colline, la Vierge lui apparut et lui ordonna de bâtir un sanctuaire au sommet du mont. Soutenu par sa foi, l'humble pasteur triompha de toutes les difficultés et fit construire une modeste chapelle, où Marie se plut à multiplier les merveilles. Le sanctuaire fut restauré et agrandi à diverses époques. En 1875, on entreprenait les travaux de l'église actuelle qui fut achevée en 1889 et bénite l'année suivante par Monseigneur Magnasco archevêque de Gènes. Le sanctuaire est d'un style sévère, les murs sont couverts d'ex-voto qui attestent la fécondité merveilleuse de la Vierge en miracles et en faveurs de toute sorte.

Arrivons maintenant au récit et écoutons les impressions de notre jeune excursionniste qui

dans sa lettre à un ami se laisse aller à toute sa simplicité.

« Mon cher ami,

« Dans ta dernière lettre tu me demandais quelques détails sur notre chère petite France de Sampierdarena. Je veux te satisfaire ; supporte patiemment mon babillage et surtout, en commençant prends la résolution de me répondre aussi longuement. Les environs de notre maison sont vraiment pittoresques et nos promenades sont on ne peut plus variées. Le Belvédère par exemple d'où l'on embrasse d'un coup d'œil la belle ville de Gênes, la mer et la vallée de Polcévèra, nous est bien connu. Mais la plus belle excursion que nous ayons faite depuis notre départ de France est sans contredit celle qui nous conduisit hier au sanctuaire *della Madonna della Guardia*.

« Depuis longtemps ce sanctuaire attirait nos regards ; depuis longtemps nous désirions y porter nos pas. Notre bon Directeur comprit enfin à nos questions curieuses et multipliées à dessein qu'une visite à ce sanctuaire nous serait très agréable. On parlait de 800 mètres d'altitude, de trois heures de marche, de mauvais chemins, que sais-je encore ! Malgré tous les obstacles qu'on nous présentait, personne ne fut découragé ; ce que voyant la promenade fut promise, et à l'heure présente, mon cher, c'est un fait accompli. Lis plutôt.

« Le jour tant désiré est arrivé, le ciel est serein, la nature entière semble prendre part à notre joie ; une douce brise méditerranéenne caresse nos joues empourprées.

« Cinquante enfants cheminant bien rangés, et surtout se manifestant mutuellement les différents projets de la journée, et bien entendu en langue étrangère, tout cela, tu le comprends aisément, était fait pour attirer sur notre passage une longue file de curieux. « Ce sont les petits exilés français », disaient-ils... Pauvres petits !.. Si tu avais vu comme nous étions fiers d'entendre ces douces paroles qui nous rappelaient notre beau titre de Français. Tout en parlant ainsi nous avons oublié que nous approchions de plus en plus de la colline.

« Chacun renouvela en particulier ses plus fermes résolutions de tenir bon jusqu'au bout, car le plus dur restait à faire, « *Salita del Santuario*, » lisons-nous sur un écriteau tout rongé par l'humidité. Ce mot *salita* ne nous disait pas grand'chose, mais un des plus habiles en langue italienne nous en donna la signification : *Montée du Sanctuaire ! ! ... ? ...* Nous étions donc sur le bon chemin. Nous nous partageons en petits groupes et nous commençons l'ascension en longeant un sentier qui contourne gracieusement la colline. Pour oublier la fatigue les uns chantent de beaux cantiques, d'autres moins exaltés et plus pra-

tiques se contentent de grignoter quelques châtignes tombées sur la route. J'oubliais de te dire que la colline est plantée de gros châtaigniers qui arrêtent sous leur ombrage les rayons du soleil et rendent par conséquent la montée moins rude.

« A un détour, un monument, si je puis qualifier ainsi une vieille colonne de pierre surmontée d'une statue assez bizarre, nous indique le sanctuaire. Nous avons besoin il est vrai d'un peu d'encouragement car le chemin est de plus en plus rude et surtout « je te le dis tout bas », nos jambes deviennent plus lourdes ; pardonne-le nous car la fatigue est de ce monde.

« Enfin, à midi, nous sommes au sommet, nous faisons l'appel, les petits seuls manquent. Quelques instants après nous les apercevons entourant Monsieur le Directeur qui dans sa grande bonté en traîne au moins si je ne me trompe pas quatre ou cinq des plus fatigués. Nous faisons une rapide visite au sanctuaire, il est très beau. Couvert de marbres recherchés et orné d'ex-voto d'une certaine originalité. En priant la Vierge *della Guardia* nous songeons à cet autre sanctuaire que plusieurs d'entre nous ont eu le bonheur de visiter, Nos souvenirs se portent vers Notre-Dame de la Garde de Marseille et nous répétons pour la millième fois peut-être cette courte prière : « Vierge Marie, gardez notre pays de la fureur des méchants et faites que nous puissions bientôt retourner chez nous ».

« Notre bon Directeur avait pensé à tout, un bon repas nous attendait dans un des quelques restaurants établis près du sanctuaire ; rien ne manquait, mon cher, pas même le bon petit vin blanc. Après le diner nous nous éparpillons sur les différents points de la colline pour jouir du panorama magnifique qui se déroule à nos regards. Je me sens impuissant à te le décrire, d'ailleurs, je le sais, tu n'aimes guère les descriptions de ce genre. A quatre heures réunion à la chapelle, nous chantons en chœur le *Magnificat*, à la suite duquel Monsieur le Directeur nous adresse quelques mots de circonstance. La bénédiction solennelle du Très Saint Sacrement termine cette petite cérémonie. De nombreuses personnes attirées par notre présence sans doute, écoutaient avec étonnement l'allocution de M. le Directeur et nos cantiques français si pieux et si entraînants. C'était la première fois sans doute que la bonne Vierge s'entendait invoquer en français dans cet humble sanctuaire. A la sortie, ces aimables personnes s'empressèrent de nous manifester leur joie, de nous féliciter de la bonne réussite de nos chants et afin de nous laisser un souvenir plus durable de notre pèlerinage, elles dévalisèrent les marchands et emplirent nos poches de bonbons, dragées et autres friandises sans

» oublier chapelets, médailles, trompettes mêmes.
» Avant de partir nous voulions les remercier et
» alors les bonsoirs d'une part, de l'autre les au re-
» voir (mais en italien bien entendu)s'entrechoquaient
» et faisaient voir combien notre rencontre avait
» été heureuse. Voilà qu'en descendant la colline,
» nous rencontrons de pauvres mendiants; nous
» nous rappelons alors du précepte de la charité
» chrétienne que nous enseignent chaque jour nos
» maîtres dévoués et nous partageons avec eux ce
» que nous venions de recevoir. « Le Petit R...
» même, tu t'en souviens, est si charitable qu'il
» veut donner sa petite trompette à un pauvre vieill-
» ard!!! et quelle charité pour lui!!! »

» Chemin faisant, quelques uns d'entre nous les
» plus philosophes sans doute, manifestent leurs
» impressions de la journée, mais il me faudrait
» des pages pour te les traduire; d'autres font en-
» tendre quelques chansons de route; quelques
» autres mêmes, mais ce sont les moins nombreux
» courent pour arriver plus vite au rendez-vous
» c'est-à-dire près de l'écriteau mentionné plus
» haut.

» La nuit arrive, et elle nous trouve toujours en
» route, nous en sommes heureux car, paraît-il, on
» marche mieux au clair de la lune. Nous retraver-
» sons la ville comme au matin, bien en rangs,
» essayant de retenir nos langues pour ne pas
» trop attirer l'attention des quelques retardaires qui
» comme nous regagnent leur demeure et nous arri-
» vons à la maison, un peu fatigués, c'est vrai, mais
» si contents, si heureux d'avoir passé une si belle
» journée.

» En voilà assez pour cette fois, cher ami. Saluts
» affectueux de la part de tous les anciens amis et
» spécialement de ton dévoué

X. ».

Un coin de France en Angleterre (Ile de Guernesey)

Fêtes sacerdotales

Les 19 et 20 décembre 1903 sont des jours
qui pourront compter parmi les inoubliables et
les meilleurs du nouvel Oratoire salésien de
Sainte Marie du Catel en l'île de Guernesey.

Le Seigneur toujours plein de bonté pour
ceux qui le servent n'a pas ménagé ses grâces
de choix à la petite colonie salésienne de Dinan,
installée depuis trois mois sur la terre d'exil.

Deux Fils de Don Bosco, déjà diacres, avaient
le bonheur d'être promus à la sublime et re-
doutable dignité du Sacerdoce. Monseigneur
Cahill, évêque de Portsmouth et notre vénéré
Pasteur, avait tenu à donner une preuve de plus

de son bon cœur à notre endroit en venant lui-
même dans notre île marquer de l'onction sainte
nos deux confrères.

Ce témoignage d'affection toute paternelle ne
nous a point étonné de la part de Sa Grandeur,
car, dès les premières démarches faites auprès
d'Elle pour solliciter la permission de nous ranger
sous sa houlette, nous avons entendu ces douces
paroles : « Venez, mes enfants, vous serez les
bienvenus. »

L'Ordination devait avoir lieu à Saint-Joseph,
première paroisse catholique de l'île, desservie
par un prêtre de haut mérite, le chanoine Foran,
dont le concours nous fut si précieux lors de
notre arrivée et de notre installation. Mon-
seigneur l'Évêque, en procurant aux nombreux
catholiques de l'île un spectacle auquel beaucoup
n'avaient jamais assisté, et qui devait être si
réconfortant pour leur foi, avait eu aussi en vue
de faire passer sous les yeux de nos enfants le
touchant tableau d'une ordination sacerdotale
qui laisse dans l'âme une impression à la fois
douce et ineffaçable.

Bien des larmes de bonheur coulèrent en cette
occasion. Comme les cœurs s'ouvrent alors à
ces saintes émotions que le monde ignore!
Aussi parmi nos enfants plusieurs sentirent se
raviver en eux la flamme de leurs saints désirs
d'arriver un jour à cette dignité dont ils voyaient
revêtir les chers élus, afin de jouir de cette al-
légresse ineffable qu'ils voyaient sur le front de
leurs Maîtres.

Initiés dès la veille au symbolisme des céré-
monies d'une ordination par l'exposé de tous
les détails, nos enfants n'eurent pas de peine à
suivre avec tout l'intérêt possible cet office si
beau et si fécond en enseignements. L'émotion
gagna surtout ces jeunes cœurs à la vue des
deux lévites prosternés sur le pavé du sanctuaire,
au pied de cet autel dont ils vont être appelés
à franchir les degrés; cette émotion n'est pas
moins grande lorsque, au sortir de l'église, à
genoux dans la cour, ils reçoivent la bénédiction
des deux nouveaux prêtres.

*
* *

Le lendemain de nouvelles joies nous atten-
daient. A sept heures la Messe de communauté
est célébrée par un des privilégiés de la veille

et les nombreuses communions qu'il distribue attestent l'union intime des âmes en Jésus-Hostie.

Monsieur le chanoine Foran avait exprimé le désir qu'un des jeunes prêtres chantât dans l'église paroissiale la Messe de dix heures. Toute la maison Sainte Marie va donc prendre part à la cérémonie à laquelle assistait pontificalement Mgr l'Évêque. Disons que Sa Grandeur avait aimablement accepté d'être des nôtres pendant toute la journée, et aussitôt après la Grand'Messe il s'assied à notre table. A l'issue du repas de famille bien frugal, mais animé de la plus saine gaieté, le bon Pasteur répond au toast de bienvenue que lui porte M. le Directeur. Monseigneur nous renouvelle son attachement et nous dit une fois de plus sa joie de nous voir établis sur son sol et agrégés à son troupeau.

Les vêpres sont chantées pontificalement. Que d'honneurs en même temps pour notre humble *Chaumière!* Telle est en effet la poétique dénomination de la maison que nous habitons. La chapelle si modeste avait pris ses plus beaux airs de fête; les décorations du sanctuaire nouvellement achevées, le goût délicat qui avait présidé à l'érection du trône épiscopal, l'ornementation exquise de l'autel, tout concourait pour donner à la solennité un éclat incomparablement beau dans sa touchante simplicité, et chacun de nous murmurait dans son cœur: « O mon Dieu, que sommes-nous donc pour que vous daigniez nous accorder tant de grâces! »

L'office des Vêpres terminé, Monseigneur prend la parole, et à tous les fidèles qui se pressaient dans la chapelle impuissante à les contenir tous, il déclara que dorénavant les Pères Salésiens seraient chargés des paroisses du Catel, S. Martin, S. André, S. Pierre au Bois, S. Sauveur, Torteval et La Forêt. Leur venue dans cette île, continue-t-il, est tout-à-fait providentielle, car il la considère comme la réponse du Ciel aux ferventes prières qu'il adressait pour demander des ouvriers apostoliques. Ils vont se consacrer à l'évangélisation des brebis égarées. Que de catholiques ont oublié leur foi au contact de l'érésie si répandue dans l'île, et si quelques uns l'ont encore conservée, combien elle est ensevelie et languissante! La Mission qui s'inaugure aujourd'hui est placée sous le vocable de S. Fran-

çois de Sales. Quand la Providence nous le permettra, nous en fonderons une autre dédiée à S. Yves, et les Missions à venir seront toutes consacrées à honorer la mémoire des Saints bretons, car la foi est venue en Armorique de la Grande Bretagne, et l'île de Guernesey, qui est comme l'intermédiaire entre toutes les deux, a donc été sanctifiée par le passage des ouvriers évangéliques.... Le vénéré Pasteur termina en disant qu'il quittera Guernesey, très heureux de voir l'œuvre de Dieu commencée dans l'île sous de si heureux auspices. — La Bénédiction solennelle du T. S. Sacrement clôtura la solennité religieuse.

Nous ne pouvions laisser partir Sa Grandeur qui nous a grandement étonnés et ravis par sa facilité et son élégance à parler notre langue française. sans lui adresser officiellement nos reconnaissants remerciements. M. le directeur dans une réunion toute intime lui présenta toute la famille salésienne, maîtres et enfants. Deux compliments, l'un en français, l'autre en vers latins asclépiades, traduisent les sentiments de tous, ce qui fournit au Prélat, rayonnant de satisfaction, une occasion nouvelle d'épancher son cœur en des termes vraiment bien paternels. S'adressant principalement à nos jeunes étudiants et aspirants au sacerdoce, il leur dit tout son contentement de les voir si bien marcher dans la voie qu'ils se sont tracée sous le regard et la main de Dieu et il stimule leurs efforts par l'exposé succinct de la sublimité du caractère sacerdotal et de la générosité qui doit animer le cœur des ministres de l'autel. La moisson est abondante, mais les ouvriers sont peu nombreux. Bénissons le Seigneur qui nous les prépare ici avec tant de soin!

Monseigneur voulut bien nous bénir une dernière fois et il nous quitta, enchanté autant qu'il pouvait l'être d'une fête bien touchante dont l'éclat avait, nous dit-il, dépassé toutes ses prévisions.

Cette fête comme celle de Noël qui la suivit de près et où un de nos chers confrères chanta sa première Grand'Messe, sont de celles où le cœur a la plus grande part et conséquemment elles se gravent profondément dans le souvenir.

L'Œuvre salésienne de Guernesey, ainsi encouragée par Dieu dans ses débuts, continuera

à fonctionner comme elle le faisait à Dinan. Nous ne pouvons que répéter : Ces merveilles de grâce dont nous sommes les heureux témoins, c'est Dieu qui les a opérées. Tout nous porte à croire que l'intervention de la divine Providence se traduira comme toujours pour nous par le secours si efficace et si précieux que nous apporteront les âmes charitables et pour celles-ci par l'assurance des ferventes prières des Enfants de Sainte Marie du Catel.

L'Apôtre des lépreux de la Colombie

Notre cher Confrère, D. Evasio Rabagliati, l'infatigable ouvrier des lazarets, dont les lecteurs du *Bulletin* lisent les intéressantes lettres, arrivait à Turin le 8 novembre dernier. Le gouvernement Colombien lui avait confié la mission très particulière de se rendre en Norvège près de l'illustre docteur Hansen qui a découvert le bacille de la lèpre et d'inviter celui-ci à venir en Colombie pour mettre au profit de plus de 20,000 lépreux les résultats de ses profondes études et de sa grande expérience.



Monsieur François Martinengo

Prêtre de la Mission

DANS la nuit du 20 au 21 octobre dernier s'éteignait doucement à Scarnafigi dans la paix du Seigneur vénéré et discret Messire François Martinengo, chevalier de l'ordre des Saints Maurice et Lazare et depuis vingt et un ans, directeur estimé du florissant collège de la Mission en cette ville.

Prêtre pieux et travailleur infatigable il consacra sa vie toute entière au salut du prochain. A Scarnafigi il fonda pour les pauvres l'œuvre du pain de Saint Antoine et la Compagnie des

Dames de charité, et c'est de mille manières différentes qu'il traduisit l'amour immense qui embrasait et consumait son noble cœur. L'Italie toute entière se rappellera avec vénération le nom de Monsieur Martinengo. Conteur spirituel et charmant, il a donné une série de petits ouvrages qui, tout en lui assignant une place distinguée comme écrivain, prouvent aux lecteurs la foi et le zèle éminent du pieux auteur. Ami personnel de Don Bosco et très dévoué Coopérateur salésien il a fait imprimer tous ses nombreux ouvrages à l'imprimerie de l'Oratoire S. François de Sales.

Les abonnés des *Lectures Catholiques* se rappellent sans doute encore les belles pages intitulées : *La grande Bête* — *La queue de la grande Bête* — *L'Ouvrier de Nazareth* — *Le mois de Mai à la campagne* — *La petite Juliette*, etc., etc... pleines de fraîcheur, de coloris et de morale. Le bien que ces écrits perpétuent parmi le peuple et la jeunesse sera un éternel suffrage pour le soulagement de la belle âme de Messire Martinengo. Nous ne pouvons toutefois nous empêcher de la recommander aux prières de nos enfants et de nos chers Coopérateurs. Que l'illustre Congrégation de la Mission, si durement éprouvée, elle aussi, en ces douloureux moments, daigne agréer nos plus sincères condoléances.

Le général Emile Darbesio

Commandeur.

L'EXCELLENT et brave général Emile Darbesio, admirateur de Don Bosco et bienfaiteur insigne autant qu'assidu de ses œuvres, mourait à Turin le 15 octobre dernier, muni de tous les Sacraments de notre sainte Religion. C'était un esprit droit et un chrétien vraiment exemplaire qui, jusque dans sa dernière maladie supportés avec une patience et une résignation édifiante, faisait l'admiration de tous ceux qui l'approchaient. Nous espérons qu'il a déjà reçu la récompense éternelle due à sa charité si grande et à ses autres vertus, mais la reconnaissance veut que nous le recommandions d'une manière toute spéciale aux ferventes prières de tous les Coopérateurs salésiens dont il fut un des plus

zélés. Que la douleur profondément vive que nous cause cette mort serve à adoucir le chagrin de toute sa famille à laquelle nous présentons nos plus respectueux sentiments de religieuse condoléance.



COOPÉRATEURS DÉFUNTS

Du 15 novembre au 15 décembre 1903

France



- AGEN: M. l'abbé Chambin, curé, *Marcellus*.
- M. l'abbé Duport, curé, *Miramont*.
- M. l'abbé Gauthier, curé, *Montpesat*.
- M. l'abbé Mengelatte, curé, *Laparade*.
- M. l'abbé Maubourgnet, archiprêtre, *Meilhau*.
- M. l'abbé Tissandié, curé, *Lalandusse*.
- VALENCE: M. l'abbé Holtzel, curé, *La Roche sur Cezest*.



ARRAS: R. Sœur Séraphine Matton, religieuse Ursuline, *Aire sur la Lys*.



- AGEN: M^{lle} Marie Ducoul, *Agen*.
- M^{me} Joseph Roche, *Agen*.
- M^{lle} Tacouzin, *Agen*.
- M. Louis Brienne, *Marmande*.
- M^{lle} M. d'Abadie, *Aiguillon*.
- GRENOBLE: M^{lle} Marie Martin, *Saint-Geoire*.
- M^{me} veuve Accarias, *Vissay*.
- PARIS: M^{me} Ferdinand Faugière, née de Favelly, *Paris*.

Autres pays



- AUTRICHE-HONGRIE: R. P. P. Don Alexandre Winterkom, O. S. B.
- CANADA: M. l'abbé M. H. Leclerc, curé, *Kamou-raska*.
- ALSACE-LORRAINE: M. Georges Grasser, *Strasbourg*, a légué à l'Œuvre de Don Bosco une somme de 597 fr. 50.
- M^{me} veuve Huffel, *Haguenau*.
- M^{lle} Granzinoty, *Schlestadt*.

AUTRICHE-HONGRIE: M^{me} la comtesse Marie Engl Wagrain, *Lintz*.

BELGIQUE: M. le comte T'Serclaes de Wommersen, sénateur, *Lubeck*.

— M^{me} la baronne douairière de Rodenbecke.

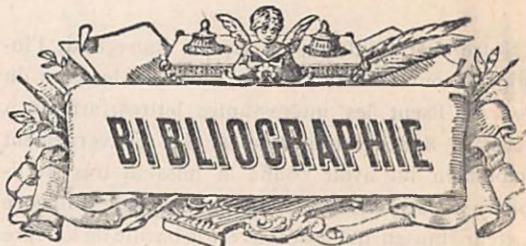
— M. Jacquemotte, *Othée*.

— M^{lle} Anais Plançon, *Liège*.

SUISSE: M^{me} Marie C. Tornare, *Bâle*.



Pater, Ave, Requiem.



Livres gracieusement offerts à notre direction,

L'art chrétien en France (sculpture, peinture, vitrail, enluminure, mobilier d'église etc.) des origines au XVI siècle, par Alphonse Germain. — 1 volume in-12 (Collection *Science et Religion*). Prix: 0, fr. 60. Librairie Bloud & C.ie, Rue Madame, 4, Paris.

Tout ce que contiennent d'essentiel les ouvrages d'érudition a été résumé, quintessencié, dans ce travail, d'une manière propre à satisfaire les esprit renseignés et à intéresser les moins initiés aux choses d'archéologie.

C'est une histoire en raccourci des premiers âges de l'art français et c'est un manuel de l'art pour Dieu.

Etudes — 5 novembre: Au fond d'un petit livre, *Ferdinand Prat*, — De dix huit à vingt-trois ans. — L'école préparatoire et les grandes écoles *Wilfrid Tampé* — Un aperçu du mouvement social en Allemagne, *Henri de Bigault*. — Terre d'épopée. Cordoue, *Pierre Suau*. — Clément VIII et la République de Genève, *Alain de Becdelièvre*. — Bulletin d'histoire. — La controverse actuelle sur la bataille de Sedan, *Henri Chérot*. — La science et la prière, *Augustin Poulain*. — Revue des livres. — Notes bibliographiques. — Evénements de la quinzaine.

Etudes — 20 novembre 1903: La sécularisation, *Paul Dudon*. — Terre d'épopée. — Séville, *Pierre Suau*. — La crise du libéralisme et la liberté d'enseignement *Gaston Sorlais*. — La princesse de Condé en exil et dans le cloître, d'après une correspondance inédite, *Henri Chérot*. — Bulletin philosophique. — Psychologie, *Lucien Roure*. — Encore un mot sur le probabilisme et Saint Alphonse de Liguori, *Joseph Brucker*. — Revue des livres. — Notes bibliographiques. — Evénements de la quinzaine.

Avec permission de l'Autorité Ecclésiastique.
Gérant: JOSEPH GAMBINO — Turin, Imp. Salésienne.